REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

267 | 2012
1812

Du Niémen à l'Elbe : la manœuvre retardatrice de la Grande Armée

From the Niemen to the Elbe: the delaying maneuver of the Grand Army

Jean-François Brun

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rha/7447
ISBN : 978-2-8218-1306-9
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Date de publication : 15 juin 2012
Pagination : 3-32
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
Jean-François Brun, « Du Niémen à l'Elbe : la manœuvre retardatrice de la Grande Armée », *Revue historique des armées* [En ligne], 267 | 2012, mis en ligne le 21 mai 2012, consulté le 19 avril 2019.
URL : http://journals.openedition.org/rha/7447

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Revue historique des armées

Du Niémen à l'Elbe : la manœuvre retardatrice de la Grande Armée

From the Niemen to the Elbe: the delaying maneuver of the Grand Army

Jean-François Brun

1 Trop fréquemment, l'évocation de la retraite de Russie s'achève sur le franchissement tactique de la Bérézina, qui permet à la Grande Armée d'échapper à la tenaille russe. Mais les survivants ne s'égaillent pas dans la nature pour joindre, dans la deuxième quinzaine d'avril 1813, les régiments nouvellement levés qui entament la contre-offensive contre les coalisés à partir de l'Elbe. En réalité, une manœuvre retardatrice est menée du Niémen à l'Elbe, de décembre 1812 à avril 1813. Ce mouvement rétrograde continu constitue le « chaînon manquant » qui permet de lier la campagne de Russie aux campagnes de Saxe et de France, faisant ainsi un tout des guerres menées par l'Empire français contre un nombre toujours plus important d'adversaires européens, de juin 1812 à avril 1814.

2 Fin novembre 1812, le dispositif de la Grande Armée peut se décrire ainsi. L'aile nord (23 000 combattants formant le 10e CA de Macdonald) manœuvre entre Riga et le Niémen. L'aile sud (40 000 soldats du corps autrichien de Schwarzenberg et du 7e CA de Reynier) couvre le grand-duché de Varsovie. Au centre, les rescapés de l'expédition de Moscou ont aggloméré, au fur et à mesure de la retraite, les diverses unités qui assuraient la sécurité de leurs arrières. Ils représentent désormais un groupement de 35 000 hommes, suivis de 10 000 à 15 000 traînards. Les Russes tentent alors de piéger cette portion centrale au niveau de la Bérézina grâce à une tenaille formée par les 28 000 soldats de Tchitchagof, qui tiennent la rive occidentale, les 25 000 de Wittgenstein et Steinheil, qui arrivent du nord, et les 50 000 de Koutouzov, qui poursuivent l'empereur. Prenant ses adversaires de vitesse, Napoléon traverse du 24 au 29 novembre, avant que les forces ennemies aient pu effectuer leur jonction et l'écraser. Au matin du 29, la Grande Armée brûle les ponts derrière elle, laissant seulement sur la rive orientale une partie des blessés et des traînards.

L'abandon du Niémen

3 L'empereur quittant ses troupes le 5 décembre 1812, après avoir confié le commandement à Murat, a la certitude de les avoir sauvées du piège adverse. Il résume d'ailleurs ainsi la situation dans une lettre du 29 novembre [1] : « *L'armée est nombreuse, mais débandée d'une manière affreuse. Il faut quinze jours afin de la remettre au drapeau.* » Le 4 décembre [2], il estime que « *dix jours de repos et de vivres en abondance remettront la subordination* ». Décidé à faire hiverner sur place les rescapés, il donne en ce sens des ordres très clairs [3] : établir un dispositif cohérent sur le Niémen, appuyé sur Vilna et Kovno, afin de permettre aux survivants de se regrouper et de se réorganiser tout en amalgamant les renforts venant d'Allemagne. De fait, les réserves de Vilna contiennent près de quatre millions de rations, 30 000 paires de souliers, un nombre considérable de fusils et d'effets. De plus, la garnison vient d'être renforcé de 12 000 hommes parfaitement entraînés et équipés. À condition d'établir quelques batteries d'artillerie, des palissades et une quinzaine de redoutes, la place peut servir de camp retranché tout l'hiver. Parallèlement, en deuxième ligne, le dispositif s'appuiera sur Koënigsberg, Posen et Dantzig puis, en troisième ligne, sur les places de l'Oder et le grand-duché de Varsovie. De plus, Napoléon est persuadé que les Bavarois du général de Wrède arrivent au-devant de lui et que Schwarzenberg n'est plus qu'à trois marches de sa gauche, soit moins de 100 km. Bref, en additionnant les forces des ailes nord et sud, les présents du groupement central et les renforts venant d'Allemagne et mis en route antérieurement à la retraite, il pense pouvoir disposer, en quelques jours, de plus de 170 000 hommes ce qui, avec l'appoint du 5e corps polonais (qui refera ses forces dans le grand-duché), est suffisant pour attendre le printemps en sûreté. À cette époque, à la tête d'unités venues de France, d'Italie ou des pays alliés, il sera en mesure d'entamer une nouvelle campagne.

4 Or, la réalité est toute autre. Dans les rangs des rescapés, sitôt connu, le départ de l'empereur provoque une véritable crise morale. L'aggravation des conditions météorologiques suscite, par ailleurs, des pertes énormes. De Moscou à la Bérézina, il n'y avait eu que trois jours de froid extrême et 65 000 hommes avaient disparu. Après la Bérézina, on comptera 22 jours de gel continu, avec des nuits, voire des journées, où la température descend en dessous de -30°C ! [4] Les trois étapes qui séparent Smorgonie de Vilna ont ainsi probablement causé la perte de plus de 20 000 hommes. Enfin Murat s'avère incapable de gérer fermement la situation. Dès lors, le groupement central se délite tandis que Koutouzov, à deux ou trois jours de marche, organise la poursuite de façon à encercler Vilna, où les fuyards ne peuvent manquer de s'arrêter, afin de réaliser là le gigantesque coup de filet qui a échoué sur la Bérézina.

5 Les survivants se présentent en masse à Vilna. Sourds à tous les appels à la raison, ils forment une foule inorganisée et incommandable. Le 10 décembre, les derniers arrivent, les Cosaques sur leurs talons. Cédant à la panique, Murat ordonne l'évacuation après avoir enjoint aux ailes nord et sud de retraiter sur Tilsitt. Le désordre entraîne la perte de tout le matériel, dont 100 à 120 pièces d'artillerie, et du trésor de l'armée. Le moral est au plus bas et Koutouzov note, le 14 décembre [5] : « *Tous les jours, les détachements en reconnaissance font des centaines de prisonniers qui ne se donnent même plus la peine de se défendre.* »Ce phénomène de panique collective empêche tout regroupement à Kovno et les rescapés continuent leur route, munis de vivres et parfois de nouvelles armes, attirés par le Niémen comme par un aimant. Finalement, en incluant retardataires et isolés,

20 000 à 25 000 soldats (dont 2 500 combattants organisés entourant Murat et l'état-major) franchissent le fleuve.

Rétablissement temporaire sur la Vistule

6 La désorganisation et l'insubordination demeurent extrêmes, la température oscille entre -22,5°C et -30°C [6]. Toutefois, de petits détachements de cavalerie précèdent désormais les colonnes afin de préparer les haltes et d'éviter les scènes lamentables de Vilna et Kovno. Murat a décidé d'arrêter les fuyards à Insterburg et Gumbinnen, de les réorganiser très sommairement puis de les diriger sur les places de la Vistule, où ils se rallieront par corps d'armée. Parallèlement, Macdonald, Schwarzenberg et Reynier assureront aux ailes la protection des rescapés avant de s'aligner sur le nouveau dispositif, dont la solidité sera assurée par les forteresses de l'Oder et le grand-duché de Varsovie.

7 Ce plan semble se dérouler sans heurts. Le 17 décembre, de Gumbinnen, Berthier assigne aux divers corps d'infanterie une destination et un itinéraire [7], tout en dirigeant sur Koënigsberg les cavaliers démontés, sur Dantzig les sapeurs et artilleurs isolés. Larrey témoigne de cette reprise en main [8] : « *Arrivés à Gumbinnen et successivement, nous trouvâmes des abris pour nous loger et assez de subsistances pour la nourriture des troupes* (...). *Pour la première fois aussi, nous eûmes le bonheur de faire séjour au milieu de ces avantages. Cet intervalle de temps permit aux troupes isolées de continuer leur route sur Koënigsberg et à beaucoup de soldats égarés de la Garde de se rallier sous leurs drapeaux. On reçut de plus quelques détachements des gardes napolitaines, avec plusieurs pièces de canon et de cavalerie. Ces divers renforts grossirent assez notre corps d'élite pour le mettre en état de faire face à l'ennemi et de former même notre arrière-garde. Dès ce moment, nous continuâmes notre marche avec ordre et avec une meilleure discipline. Les logements et des distributions régulières se firent dans tous les lieux d'étape ; des habits neufs, fournis par les magasins français des premières villes de la Vieille Prusse, furent distribués aux soldats et ils entrèrent à Koënigsberg, du 25 au 26 décembre, en bon ordre et dans une assez belle tenue.* »

8 Un premier bilan révèle que les corps d'armée revenus de Russie sont totalement détruits. En revanche, le 10e CA et l'aile droite offrent une ressource de près de 63 000 combattants aguerris. Or, l'armée russe, qui a tout autant souffert, s'est placée dans une position fausse. Progressant en direction de Vilna et Kovno, elle est vulnérable à une attaque de flanc des 26 000 Autrichiens, alors à Grodno et Bialystok. L'état-major impérial projette donc un plan simple : Schwarzenberg prendra l'offensive vers le nord, tandis que le 7e CA contiendra le groupement Sacken et protègera le grand-duché de Varsovie. Il s'avère possible, par ce biais, d'infliger de graves dommages aux Russes et d'assurer ainsi à la Grande Armée un répit suffisant pour se réorganiser, voire se réinstaller en Lituanie. Mais il faut abandonner cette audacieuse combinaison : Schwarzenberg, qui a entamé des pourparlers avec l'ennemi, décide de retraiter sur Varsovie, de façon à exposer le moins possible ses régiments qui constituent un enjeu diplomatique d'importance croissante. Murat et Berthier, pas dupes mais dépourvus de moyens de contrainte, ne peuvent s'y opposer. Dès lors, après avoir abandonné Grodno sans combat et entraîné le 7e CA dans leur marche rétrograde, les Autrichiens prennent position sur la Narew.

9 L'état-major français doit désormais raisonner avec deux sous-secteurs autonomes, l'un au nord, l'autre au sud de Grodno, possédant chacun leur dynamique propre. Le grand-duché de Varsovie étant protégé par l'ex-aile droite, Murat décide de rétablir la situation

en Prusse orientale. Prenant en compte les délais d'arrivée des divers renforts, s'appuyant sur la possibilité de pousser plus à l'est un certain nombre d'unités, il espère fort logiquement avoir pris, au 10 janvier, un dispositif cohérent. Les forces en état de combattre s'articuleront à ce moment-là en une première ligne, en avant de la Vistule, composée dans le secteur nord d'environ 45 000 soldats (10e CA, groupement Ney formé de tous les combattants valides des diverses divisions qui ont recueilli les rescapés de la retraite et, en réserve, les débris de la Garde). Au sud, les 40 000 hommes de Schwarzenberg et Reynier (appuyés par la division polonaise Kozinski) couvriront le grand-duché. En seconde ligne, 10 000 hommes cantonneront à Dantzig, et autant dans les autres places de la Vistule. Fin janvier, l'Oder formera une troisième ligne tenue par près de 35 000 militaires (dernière division du 11e CA renforcée des 22 000 soldats venant d'Italie avec le général Grenier). Ce dispositif dans la profondeur est d'autant plus cohérent que Napoléon vient d'ordonner de caserner à Lübeck, Hambourg et Brême douze cohortes (soit douze bataillons) de garde nationale, sous les armes depuis plusieurs semaines. Persuadé qu'il ne sera pas attaqué avant le printemps, Murat fait montre d'optimisme : « *Je garantis à Votre Majesté que la guerre est finie pour cet hiver. Il m'est bien démontré que l'ennemi n'a pas dépassé Vilna, et que nous n'avons été suivis que par de forts partis de cavalerie. L'ennemi avait trop souffert pour faire une campagne d'hiver.* » [9]

10 De son côté, Napoléon a entrepris de reconstituer sa puissance militaire. Apprenant le repli en deçà du Niémen, il commence, le 18, par reprocher à Berthier la précipitation qui y a présidé [10] puis, en homme pratique, donne l'ordre de gagner la Prégel. Le 26, informé que les événements ont devancé ses instructions, il annonce la nouvelle à son ministre de la Guerre, le général Clarke, lui précisant même : « *Ce n'est que dans le courant de janvier qu'elle* [la Grande Armée] *y sera ralliée, et qu'on pourra connaître les pertes qui ont été faites et se faire une idée de* [sa] *situation.* »[11] Le souverain établit ensuite un nouveau dispositif. Appuyant désormais l'essentiel de la résistance sur la Vistule, il donne ses premiers ordres de réorganisation, sans mesurer l'ampleur du désastre [12] mais en envisageant, dès ce moment, la création d'un troisième échelon, destiné à soutenir les deux premiers puis à les joindre au moment de la contre-offensive. Il prescrit ainsi de former un « corps d'observation de l'Elbe » et un « corps d'observation du Rhin », forts chacun de trois divisions d'infanterie et soixante pièces et qui, vraisemblablement opérationnels en mars, seront à même de contenir l'Allemagne ou de remplacer le 11e CA si ce dernier faisait mouvement sur la Vistule.

11 De son côté, Murat a entrepris de réaliser les plans de son beau-frère, les aménageant très légèrement lorsque les circonstances l'y contraignent [13]. Conservant la Garde en première ligne, il dirige les huit corps d'armée de Russie (1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 8e, 9e) sur les places de Thorn, Marienbourg, Marienwerder, Plock et Varsovie. Les cavaliers démontés sont envoyés sur la Vistule puis l'Oder, les contingents alliés (Polonais, Westphaliens, Saxons, Bavarois) réorganisés dans l'intervalle des places, hormis, là encore, les cavaliers, qui regagnent leur État d'origine pour y recevoir de nouveaux chevaux.

12 La réalité se révèle cependant beaucoup plus préoccupante. L'anarchie règne au sein des survivants : Koënigsberg, Elbing, Marienbourg sont encombrés de fuyards et d'hommes démoralisés qui cherchent à gagner Dantzig ou Berlin. À Koënigsberg même, on recense près de 300 généraux ayant abandonné leurs postes ou leurs unités ! Un nombre considérable d'officiers a évidemment suivi leur exemple. Aux alentours stationnent fréquemment de petits groupes d'isolés. Murat parvient néanmoins à obliger la plupart des survivants valides à reprendre leur marche vers l'ouest [14] mais, comme l'écrit Berthier

le 16 décembre [15] : « *On n'a vraiment d'espoir de se rallier que dans les places de la Vistule* ». Pour l'état-major, en effet, le fleuve constituera une barrière à partir de laquelle il sera possible de reprendre en main les traînards et de les diriger sur les points de regroupement. En outre, passé Gumbinnen, les magasins permettent des distributions régulières qui raniment quelque peu l'ordre.

13 L'état de santé général est également inquiétant. Le froid a fait des ravages terribles, le nombre de membres gelés est immense alors qu'une épidémie, la « fièvre méningite catarrhale de congélation », qui accompagnera les survivants jusqu'à l'Elbe, aggrave les séquelles de la température. Cette situation n'améliore pas les rapports avec la population civile, de jour en jour plus hostile. L'écroulement de la puissance impériale, dont témoignent à leur corps défendant les fuyards, les menées souterraines des sociétés secrètes et des patriotes allemands, la maladie qui frappe les hôtes charitables [16], la proximité des troupes russes, tout concourt à radicaliser les rancœurs. Les isolés qui cherchent à gagner Berlin sont ainsi grugés et, fait inconcevable quelques mois auparavant, volés, voire rossés.

14 La réalisation de sa couverture défensive préoccupe également Murat. En attendant l'arrivée du 10e CA, devenu la principale ressource du théâtre nord, on ne peut compter que sur le groupement Ney, soit 2 500 fantassins environ, cinq pièces et un millier de cavaliers. Or les communications entre Macdonald et le grand quartier général ont été coupées du 3 au 21 décembre, si bien que le premier n'a reçu l'ordre de regagner le Niémen que le 17.

15 La défection du général prussien Yorck bouleverse tous ces plans. Le 10e CA est en effet extrêmement composite. À la 7e division du général Grandjean (16 bataillons polonais et allemands) s'ajoute le corps auxiliaire prussien, fort de 20 000 hommes, qui est une véritable armée en réduction, équivalant pratiquement à deux divisions impériales. Malgré la mauvaise volonté prussienne, Macdonald, diplomate-né, est parvenu depuis le début de la guerre à assurer sa mission, contenir l'ennemi dans le secteur de Riga. Mais le repli rapide de la Grande Armée le laisse « en l'air ». Bon stratège, il devance, le 15 décembre, les ordres de retraite et recule en deux masses faisant mouvement à 24 heures d'intervalle. En tête, sous son commandement personnel, la division Grandjean et quelques unités prussiennes, en deuxième échelon, le général Yorck. La manœuvre, parfaitement organisée, se déroule lentement car nul n'a conscience de la gravité de la situation. En outre, les Prussiens, qui n'ont cessé d'entretenir des communications avec l'ennemi, ne se pressent pas.

16 De leur côté, les Russes essaient de couper le 10e CA du Niémen afin, par sa destruction ou sa reddition, de parachever la contre-offensive de Koutouzov. Le 25, ils proposent à Yorck un « arrangement », tandis que Macdonald accélère sa marche, malgré la mauvaise volonté évidente d'une partie de ses subordonnés, et culbute le 26, à Piktuponnen, la division russe Laskow, déverrouillant là le piège adverse. Le lendemain, il reprend Tilsitt aux Cosaques et s'y installe. Le 28, le premier échelon repasse le fleuve. Mais, le 29, le groupement Yorck demeure immobile, à deux heures de route de Tilsitt. Le dénouement est alors très rapide. Le 30, le général prussien signe à Taurogen, avec son homologue russe, une convention de neutralité valable deux mois, sous réserve de ratification du roi de Prusse. Le lendemain, Macdonald est abandonné par les derniers éléments prussiens. Comprenant que ce retournement de situation est irréversible, il s'éloigne à son tour du Niémen, suivi des 6 000 survivants de la division Grandjean.

17 Le rétablissement de la Grande Armée est désormais compromis, tandis que l'ennemi fait preuve d'une inquiétante agressivité. La situation apparaît d'autant plus préoccupante que la garnison prussienne de Memel vient de se rendre, privant Koënigsberg d'un avant-poste protecteur. La brutale réapparition de la menace engendre, chez les Français, un nouveau mouvement de panique. Apprenant la défection de Yorck et se jugeant désormais incapable de résister sur ses positions actuelles, Murat quitte, dans la nuit de la Saint-Sylvestre, Koënigsberg pour Elbing. Sa précipitation, cependant, ne fait pas l'unanimité parmi les chefs de la Grande Armée, la plupart estimant, comme à Vilna, qu'une résistance de quelques jours demeurait possible, ce qui eût permis d'évacuer de nombreux blessés et davantage de matériel, tout en offrant aux isolés un délai supplémentaire pour rejoindre.

18 La clef des mouvements militaires, pendant ces quelques semaines, réside néanmoins essentiellement dans les choix politiques des dirigeants. Ayant chassé l'adversaire de son territoire, le tsar peut s'arrêter au Niémen ou pousser jusqu'à la Vistule pour s'emparer du grand-duché de Varsovie et, le réunissant à ses propres provinces polonaises, en former un État-satellite. Une telle expansion suppose toutefois une entente diplomatique préalable avec les partenaires européens concernés, l'Autriche et la Prusse, qui s'étaient partagés la Pologne, de concert avec la Russie, à la fin du XVIII^{e} siècle. Or, Berlin est prêt à mobiliser aux côtés de Saint-Pétersbourg seulement si son territoire est délivré de l'occupation française. Vienne, de son côté, s'efforce de recouvrer sa neutralité car l'empereur François I^{er} se méfie autant de son gendre Napoléon que des projets d'Alexandre. L'équilibre de la situation est d'autant plus subtil que les contingents prussien (à l'aile nord) et autrichien (à l'aile sud) sont alors les seuls en état de combattre efficacement. Les attaquer risquerait de les transformer en adversaires véritables. Provisoirement contraintes à l'inaction, les troupes de Koutouzov profitent donc de l'occasion pour se reposer et se réorganiser.

19 Le tsar commence par installer son quartier général à Vilna le 23 décembre puis, s'affranchissant des conseils de Koutouzov, donne l'ordre de passer le Niémen en force le 29. La défection de Yorck change en partie les données du problème. L'attitude de l'Autriche s'avère également relativement encourageante. Le 6 janvier 1813, Vienne, qui ignore encore l'accord prusso-russe du 30 décembre, ordonne en effet à Schwarzenberg de ne plus se préoccuper des ordres de Murat et de garder impérativement ses communications avec la Galicie autrichienne. Bref, les Habsbourg préservent leur armée, dont l'usage ou l'inaction devient une précieuse monnaie d'échange. La grande alliance européenne contre la Russie commence à être minée par quelques failles importantes.

L'abandon de la Vistule

20 Le repli qui débute le 1er janvier n'a plus rien d'une déroute. On a laissé à Koënigsberg 7 000 blessés et malades ainsi que, peut-être, 5 000 survivants découragés. Le reste des rescapés, nourris et partiellement rééquipés, marche vers l'ouest dans un ordre relatif, sous la protection d'une forte arrière-garde (17 000 fantassins, 1 650 cavaliers, 38 pièces). Le 10, les colonnes françaises s'arrêtent à Elbing. Dans le secteur nord, la Grande Armée dispose alors, en première ligne, de 24 000 combattants environ, appuyés d'une cinquantaine de pièces. En deuxième ligne, sur la Vistule, 21 500 autres se réorganisent. Enfin, 6 000 cavaliers à pied se dirigent sur l'Oder où stationne la dernière division du 11^{e} corps (7 800 hommes). De leur côté, les Russes ont 59 000 combattants et 299 pièces (sans

compter les 50 000 hommes et les 274 canons de Koutouzov, en réserve à Vilna, ainsi qu'un renfort de 9 400 militaires et 44 canons sur le point d'arriver). En cas de bataille, leur supériorité numérique est évidente. Dans le secteur sud, la situation est tout aussi préoccupante. Les Autrichiens cèdent progressivement le terrain sans combat, tandis qu'à partir du 4, le 7e corps recule lentement face à 23 000 adversaires qui avancent petit à petit sur Varsovie.

21 Ignorant le recul sur Elbing, et en dépit d'un optimisme de commande, l'empereur peut cependant légitimement tracer, le 18 janvier, ce tableau [17] : le dispositif est solidement appuyé au nord sur le Niémen, « *occupé par Macdonald et la division Grandjean* », tandis que les divisions Heudelet et Loison tiennent la zone entre ce cours d'eau et Koënigsberg. Au centre, 17 divisions cantonnent à Elbing, Marienbourg et Thorn. Au sud, les Autrichiens et le 7e corps « *couvrent Varsovie* ». En arrière, « *la cavalerie démontée se rend dans les dépôts et sur l'Oder pour y recevoir des chevaux. Mais, sans compter cette cavalerie, la Grande Armée, dans son état actuel, présente encore un effectif de 200 000 combattants* ». Enfin, 40bataillons hivernent sur l'Oder, tandis que 40autres, du corps d'observation d'Italie, peuvent se porter en mars sur ce dernier fleuve. Bref, à la mi-janvier, vue de Paris, la réorganisation paraît se limiter à la restructuration des régiments de Russie et à la formation de six nouvelles divisions pour les deux corps d'observation. À quoi il convient d'ajouter la reconstitution de la majeure partie de l'artillerie de campagne et la remonte de la presque totalité de la cavalerie.

22 L'émergence d'une troisième force risque toutefois de modifier, à terme, les rapports de forces. Le 14 décembre, Napoléon avait demandé officiellement à Berlin de porter son contingent à 30 000 hommes, ce à quoi acquiesce avec empressement le roi Frédéric-Guillaume, qui ordonne de concentrer les nouvelles unités à Graudenz. La convention de Taurogen, officiellement désavoué par Berlin, ne remet rien en question, d'où une curieuse situation. Alors que les forces de Yorck, cantonnées dans leur neutralité, font de fait le jeu des Russes, d'autres soldats prussiens se dirigent vers l'est pour combattre aux côtés de la Grande Armée en pleine retraite.

23 Dans ce contexte difficile, Murat ne cherche pas à reprendre l'initiative de mouvement qui constituait jusqu'alors le propre de la tactique impériale, alors que Macdonald le 3 janvier, puis Davout quelques jours plus tard, lui avaient proposé de mener une défense dynamique, grâce à deux ou trois corps d'armée manœuvrant en s'appuyant sur les places. Cette application parfaitement orthodoxe de l'art de la guerre napoléonien permettrait de conserver la barrière fortifiée de la Vistule. Malheureusement, le roi de Naples travaille comme à l'accoutumée sans idée directrice claire. De plus, son dispositif s'étend seulement jusqu'à Thorn, ce qui laisse la possibilité à l'adversaire de l'isoler de l'Oder en passant au sud de cette ville. Enfin, les cours d'eau, pris par les glaces (il fait toujours entre -18°C et -20°C), ne constituent plus des obstacles sérieux. Or, l'offensive russe, ordonnée le 9 janvier par le tsar pour entraîner les Prussiens, se dessine à partir du 11. Murat décide alors une retraite rapide, d'autant que l'apparition des Cosaques sur la Vistule, le 12, lui fait craindre d'être tourné, voire coupé de ses itinéraires de repli. L'intention du quartier général français est à ce moment de se rétablir entre Posen et l'Oder, tout en assurant la défense de Dantzig et de Thorn [18].

24 Tant par ses ressources locales que par ses magasins et arsenaux, Dantzig revêt en effet une importance capitale pour toutes les manœuvres sur la basse Vistule. Centre d'opération et dépôt général dans une offensive, la ville dispose d'excellentes fortifications, propres à ralentir la marche du tsar. En outre, Napoléon a ordonné de la

conserver à tout prix en vue de la contre-offensive de printemps. Thorn, de son côté, est la première forteresse polonaise susceptible de faire obstacle aux Russes s'ils infléchissent leur mouvement au sud pour prendre à revers Schwarzenberg et Reynier. Elle permet, en outre, de lier les forces couvrant Varsovie, selon un axe Bialystok-Thorn, et la Grande Armée contrôlant les territoires de Posen à Thorn. Murat renforce donc les garnisons des deux places d'une grosse partie de ses unités en état de combattre. Dantzig rassemble ainsi, sous les ordres du général Rapp, près de 36 000 soldats de vingt nations différentes, que les États désigneront désormais sous le titre de 10e CA [19]. Thorn, moins importante, accueille quant à elle un renfort de 3 600 Bavarois. Par ailleurs, les unités qui se réorganisaient sur la Vistule gagnent l'Oder. Les 2e et 3e CA atteignent Cüstrin le 26, les 4e et 9e ainsi que la Garde se regroupent à Posen, qui est devenu le rendez-vous général des isolés et des petits groupes. Les scènes de retraite se renouvellent. Le matériel intransportable stocké à Elbing est détruit, les dépôts de remonte de Posen et Varsovie sont évacués sur l'Oder.

25 De leur côté, les Russes marquent un temps d'arrêt à l'est de la Vistule. Leurs forces régulières n'ont pu en effet suivre le rythme des Cosaques et c'est seulement le 4 février que les sentinelles de Rapp aperçoivent les premiers fantassins ennemis. Le fleuve représente, d'autre part, pour toute une fraction de l'état-major du tsar, la limite prévue de l'expansion. Enfin, il convient de conquérir les territoires polonais avant de reprendre la progression vers l'ouest.

26 Dans le camp français, en revanche, le sentiment d'échec est patent [20] : « *Occupant les places de Thorn, Marienwerder, Marienbourg et Dantzig, l'armée française, maîtresse de Berlin et de tout le reste de l'Allemagne jusqu'au Rhin, aurait pu forcer la Prusse à rester dans notre alliance. Les Russes, trop affaiblis pour rien entreprendre de bien important, n'auraient sans doute pas tenté le passage de la Vistule ; les deux armées se fussent observées pendant tout l'hiver. Au printemps, les renforts seraient arrivés d'Allemagne et de France ; et, dans cette supposition, Napoléon pouvait encore dicter une paix honorable ou recommencer avec avantage les hostilités.* » Murat, qui avait accepté le commandement à contrecœur et demandé son rappel à plusieurs reprises, estimant n'avoir « *ni les talents nécessaires, ni le courage pour ce genre d'application* »[21], quitte Posen le16, laissant les rênes au vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, qui hérite d'une situation peut-être moins difficile que sur le Niémen, mais grave malgré tout. Qu'on en juge : l'armée, pratiquement dépourvue de troupes de campagne, est en pleine retraite, tandis que de lourdes menaces pèsent sur le grand-duché de Varsovie. Surtout, une fraction des unités demeure en arrière, dans la zone contrôlée par l'adversaire. D'Artois est formel : à l'issue du repli sur Posen, « *toute communication cessa avec les places de la Vistule, qui purent être investies, et se trouvèrent de cette manière entièrement abandonnées à leurs propres forces* »[22].

Rétablissement provisoire à Posen

27 Beauharnais, beaucoup plus organisé que Murat, bénéficie de la confiance des maréchaux. Par ailleurs, l'arrêt russe sur la Vistule lui procure un nouveau répit. Enfin, il peut s'appuyer sur un plan précis de son beau-père. Napoléon, en effet, a reçu les premiers rapports circonstanciés et les premiers tableaux d'effectifs fiables [23]. En outre, il semble avoir eu connaissance du recul sur Posen à partir du 22 janvier [24]. Dès lors, cessant de travailler uniquement sur des hypothèses, il envoie quotidiennement nombre d'instructions, plus réalistes qu'auparavant : « *En considérant la situation actuelle des*

affaires, je ne puis penser que les Russes s'avancent sur Posen, si ce n'est avec quelques bataillons d'infanterie légère, quelques milliers de Cosaques et quelques pièces de canon. Il est impossible que, devant masquer Dantzig, Thorn et Graudenz [25]*, ayant sur leur flanc gauche le prince Schwarzenberg et le général Reynier, et plus loin l'armée que l'empereur d'Autriche rassemble en Galicie* [26]*, au milieu de l'hiver, fatigués comme ils le sont et sachant les troupes qui nous arrivent, ils tentent une opération sérieuse ; mais il faut enfin leur résister et ne pas s'en aller par une terreur panique* (...)*. Le contingent prussien se rassemble sur votre gauche, entre vous et Stettin ; les Saxons se réunissent à Glogau sur votre droite ; vous êtes donc à Posen dans une bonne position, si vous pouvez y rassembler un peu de cavalerie* (...)*. L'avantage de tenir Posen est sensible : par là, l'ennemi ne peut s'approcher de l'Oder et vous couvrez à la fois Berlin et Dresde* ». Deux jours plus tard, il réitère ses assurances [27] :« *Il ne me paraît pas possible que les Russes passent la Vistule, si ce n'est avec des Cosaques.* »Le 27, cependant, l'empereur brosse un tableau d'un optimisme plus tempéré [28] :« *Je regarde Dantzig et Thorn comme bloqués* (...). *Toutes les probabilités sont que l'ennemi ne pourra pas obliger le quartier général à repasser l'Oder.* »Le même jour, d'ailleurs, Beauharnais reçoit l'ordre de conserver Varsovie à tout prix [29], ce qui nécessite le maintien à Posen. Cette injonction s'avère d'autant plus réalisable que, d'après les estimations de Napoléon, les Russes ont dû laisser au moins 50 000 hommes devant Dantzig, 10 000 devant Thorn, 10 000 devant Modlin, 60 000 enfin face à la Galicie autrichienne. Dès lors, leurs forces disponibles sont insuffisantes pour bousculer le vice-roi. « *Il est donc impossible que l'armée russe marche sur vous.* » [30] En revanche, grâce à la venue de renforts et à partir des positions tenues par la Grande Armée, l'empereur affirme sa certitude d'une offensive victorieuse au printemps : « *La campagne prochaine, je chasserai l'ennemi au-delà du Niémen.* » [31]

28 L'analyse systématique de la correspondance impériale permet de décrire précisément les plans de Napoléon pour rétablir la situation sur ce théâtre d'opération. Quatre actions doivent être menées en parallèle :

1. - Recréer un dispositif solide sur l'Oder, qui empêchera les Russes de tourner l'armée de campagne. Les fantassins rescapés de Russie remplaceront dans les forteresses les garnisons du 11e CA qui formeront quant à elles les unités de campagne. La Poméranie sera intégrée à cette barrière fortifiée, 15 000 ou 20 000 hommes et une flottille devant en protéger le territoire et les côtes [32].
2. - Constituer un groupement de manœuvre. Au vu des rapports, l'empereur établit [33] un nouveau plan général de réorganisation annulant celui du 7 janvier. L'intention générale demeure la mise sur pied d'une force d'intervention de deux corps d'infanterie (6e et 11e CA), disposant de cavalerie, d'artillerie et d'une réserve interarmes, bref une Grande Armée en réduction. La marche à suivre est parfaitement détaillée. La dernière division du 11e CA, qui tient garnison dans les places, sera relevée sur l'Elbe par les cohortes de la garde nationale et sur l'Oder par les rescapés de Russie. Elle constituera alors, avec les bataillons du général Grenier (qui arrivent à Berlin du 14 au 27 janvier), le nouveau 11e CA, fort de 30 000 hommes, qui prendra le titre d'avant-garde, ce qui revient à effacer l'échec de 1812 et à affirmer une volonté de retour. De son côté, le 6e CA comptera deux divisions, l'une polonaise, l'autre allemande, mises sur pied à partir des unités alliées présentes en Allemagne ou revenues de Russie. La cavalerie sera composée des « *6 000 premiers hommes organisés* », grâce aux remontes d'Allemagne et aux renforts venus des dépôts régimentaires. En attendant, le 11e CA se contentera des quatre escadrons amenés par Grenier. Enfin l'artillerie, une centaine de pièces, sans compter cinq à six batteries à cheval, proviendra des divisions de renfort, avec un complément tiré des arsenaux de l'intérieur.
3. - Mettre en place une seconde ligne de défense sur l'Elbe. Napoléon envisage, avec les ressources de l'Empire et des pays vassaux, de rassembler au plus tôt cinq divisions

(48 bataillons français et 12 westphaliens) en un « corps d'observation de l'Elbe ». Ceci fait, il conviendra de mettre sur pied un puis deux « corps d'observation du Rhin » et un « corps d'observation d'Italie », soit quatre nouveaux corps d'armée.

4. - Organiser la logistique de la contre-offensive. Le recul étant temporaire, il convient de créer les magasins nécessaires à la contre-offensive. Dès le 19 janvier [34], le général Lacuée reçoit l'ordre d'en former quatre à Stettin, Cüstrin, Glogau et, plus à l'ouest, Spandau, afin de permettre à 600 000 combattants de se concentrer et de manœuvrer pendant 25 jours sans problèmes d'intendance. Puis, le 24, l'empereur enjoint au roi de Westphalie d'approvisionner Magdebourg. Enfin, le maillage se complète par l'ordre de réunir à Posen, pour l'ouverture de la campagne, deux millions de boisseaux d'avoine, 50 000 quintaux de farine ainsi que des légumes secs et de la viande en proportion, tandis que Thorn et Modlin, bien défendues, contiendront « *une grande quantité de farine* ».

29 Ce plan d'ensemble intègre la notion de temps au même titre que celle d'espace. La correspondance impériale se révèle très précieuse à cet égard [35] : « *Ce ne sera* (...) *que dans le courant de juin que les 1^er^, 2^e^ et 4^e^ corps pourront entrer en ligne ; jusque-là, ils garderont les places et maintiendront le pays.* » Le calendrier des nouvelles créations est également fixé avec précision. Le corps d'observation de l'Elbe se portera début avril sur l'Oder, rejoint, dans le courant du mois, par le 1^er^ corps d'observation du Rhin et le corps d'observation d'Italie, le 2^e^ corps d'observation du Rhin se réunissant, lui, fin mars, vers Magdebourg. Les Français auront ainsi « *plus de 200 000 fantassins et 100 000 cavaliers, artilleurs et sapeurs* », appuyés par les contingents de la Confédération, dont l'arrivée est prévue fin juin sur l'Oder, et par les régiments polonais. Dès lors, « *l'armée sera* (...) *d'un tiers plus forte qu'elle ne l'était la campagne passée* ». La conception de la contre-offensive paraît elle aussi extrêmement logique : « *En supposant que Dantzig soit investie au 1^er^ février, il n'y aurait que quatre mois qu'elle serait investie au 1^er^ juin, et le siège ne peut commencer qu'au mois d'avril. J'aurai donc tout le mois de juin pour me porter sur Dantzig. Une fois le siège de Dantzig et celui de Thorn levés, et mes communications rétablies, ayant occupé la Nogat et, si cela est jugé convenable, Koënigsberg, je me remettrai à aller plus loin, dans une autre campagne, ou bien je passerai le Niémen, si cela paraît convenable, aux environs du 15 août. C'est le moment le plus favorable, puisqu'alors la récolte est faite, et que les fourrages sont mûrs pour les chevaux, et que deux mois et demi suffisent pour me porter sur Vitepsk et le Borysthène* [le Dniepr]*, ou faire toute autre opération suivant les circonstances qui arriveront.* »

30 Ayant quelque peu anticipé les ordres de l'empereur, Beauharnais a tenu un raisonnement identique, qui lui permet de suivre aisément le plan de son beau-père. Bien décidé à résister, persuadé par ailleurs que l'adversaire hivernera en Prusse Orientale et se bornera à bloquer Dantzig et à jeter des partisans en Poméranie suédoise, il a déterminé trois axes d'effort :

1. - Assurer la défense du grand-duché de Varsovie, grâce aux unités de Schwarzenberg et Reynier, soutenues par toutes les garnisons existantes et, à plus long terme, par le 5^e^ CA reconstitué.
2. - Contrôler le bas Oder, en créant des colonnes mobiles mêlant infanterie légère et troupes montées, afin de neutraliser les incursions cosaques.
3. - Former une masse de manœuvre entre Posen et Thorn, 12 000 à 15 000 fantassins au minimum, soutenus par 25 pièces et éclairés par 1 500 à 2 000 cavaliers, afin de couvrir les communications entre l'Oder et Varsovie, tout en demeurant en mesure de se porter sur les deux axes d'effort possibles de l'ennemi, le grand-duché ou la région de Stettin.

31 Concrètement, du 17 au 25 janvier, le vice-roi rétablit la discipline, à nouveau malmenée par la retraite, tout en réorganisant ses troupes. Dès le 30 janvier, il dispose, pour manœuvrer, de huit bataillons, six escadrons et deux batteries d'artillerie [36], soit une grosse division. Parallèlement, les survivants des cinq corps d'armée franco-italiens forment les garnisons de Stettin, Cüstrin, Glogau et Spandau. Les rescapés valides de chaque régiment ont été rassemblés au sein d'une même compagnie, voire deux si leur nombre l'autorise, et encadrés correctement. Quatre, cinq ou six de ces nouvelles compagnies forment un « bataillon d'organisation » qui représente, le plus souvent, la quintessence d'une division de Russie. Au bout du compte, l'Oder est défendu par onze bataillons (223 officiers, 6 520 sous-officiers ou soldats), soit l'équivalent d'une petite division dont 13 % à 14 % des hommes sont, de plus, encore en traitement dans les hôpitaux [37]. Néanmoins, dotées d'artillerie, d'unités du génie et d'approvisionnements de siège, ces places s'avèrent, à partir de la mi-février, susceptibles de résister jusqu'au début août. Beauharnais a ainsi reconstitué, dans le secteur nord, un dispositif cohérent qui, se liant aux forces de Schwarzenberg et Reynier au sud, est à même de former une ligne de résistance préservant la majeure partie des conquêtes antérieures et offrant des débouchés commodes pour la prochaine contre-offensive.

32 Par ailleurs, les trois corps de cavalerie, qui devaient initialement se réorganiser sur l'Oder, sont dirigés sur l'Elbe où ils recevront les chevaux achetés en Allemagne et accueilleront les renforts venus de France. Dépassant les instructions qui enjoignaient de regrouper les survivants entre Oder et Elbe, le vice-roi a pris l'initiative de faire de ce dernier fleuve la seule destination. Il a ainsi dirigé le 1er CC sur Brunswick, le 2e sur Dessau et le 3e aux environs de Leipzig, tout en entérinant la dissolution du 4e, composé d'unités étrangères qui doivent regagner leur pays d'origine [38]. En même temps, il s'est également séparé de tous ceux dont la présence entre Posen et l'Oder ne se justifie pas. Les malades ont été envoyés sur les hôpitaux de Berlin ou de Varsovie mais aussi sur les dépôts de Mayence et d'Erfurt, nouvellement créés pour pallier les effets de la mauvaise volonté des Prussiens qui refusent de recevoir les patients de la Grande Armée, même à prix d'argent [39]. De leur côté, les cadres excédentaires (officiers, sous-officiers, soldats expérimentés destinés à être promus caporaux ou brigadiers) et la plupart des membres du grand quartier général (dont Berthier) sont dirigés sur le Rhin. Ces retours sont d'ailleurs parfaitement planifiés. Les colonnes suivent un itinéraire précis, avec des lieux d'étapes et des séjours de repos soigneusement définis, sachant que l'on compte 45 jours de marche entre Dantzig et Mayence.

33 Par ailleurs, le théâtre est organisé de façon rationnelle. Berlin et Varsovie serviront de centres d'opération aux sous-secteurs nord et sud. Plus en arrière, la ligne de l'Elbe commence à recevoir les unités venues de France. En son centre, Magdebourg joue le rôle de magasin et de dépôt général. Mais le fleuve ne constitue pas une barrière fortifiée au même titre que l'Oder. Il apparaît avant tout comme un obstacle naturel abritant la concentration de deux corps de cavalerie et d'un corps d'armée et servant de base arrière à l'avant-garde. Néanmoins, son cours est verrouillé au nord par Hambourg et au sud par Dresde, qui pourrait servir de centre d'opération au cas où la Saxe deviendrait zone de combat.

34 Plus à l'ouest, enfin, entre Elbe et Rhin, a été mis en place un réseau logistique destiné à approvisionner les unités au contact. Deux places se détachent à cet égard : Cassel, capitale de la Westphalie et Erfurt, plaque tournante où transitent les renforts venus d'Italie par Innsbrück, Munich et Nüremberg. Le Rhin demeure quant à lui un repère

naturel aux rôles multiples. Il constitue d'abord la limite occidentale de l'aire de commandement dévolue à Beauharnais. De leur côté, les renforts tirés de l'intérieur de l'Empire convergent tous à Wesel ou Mayence tandis que, sur sa rive est, les 1er et 2e corps d'observation du Rhin commencent à se réunir. Globalement, le dispositif destiné à maintenir l'hégémonie française sur l'ensemble de l'Allemagne aurait donc pu offrir cet aspect en mars :

Le repli sur l'Oder

35 L'évolution des rapports de forces diplomatiques détruit ces beaux plans. Dans le ballet international qui permettra à Vienne de recouvrer son indépendance politique et militaire, les rôles sont soigneusement distribués. Tandis que Metternich, véritable meneur de jeu, entretient une correspondance soutenue et trompeuse avec Paris ; sur le terrain, Schwarzenberg négocie secrètement avec les représentants du tsar. Les soldats autrichiens, en liaison avec les combattants du 7e corps, doivent protéger le grand-duché de Varsovie, qui représente tout à la fois un point d'appui, une zone de concentration avancée, une base de ravitaillement sûre et un réservoir de chevaux et de soldats. Or, Schwarzenberg cède progressivement ses positions sans combat à partir du 3 janvier, face à un ennemi qui se garde de lui causer des pertes et met tous ses soins à sauvegarder les apparences. Trop faible pour résister seul, le 7e CA rétrograde pour éviter d'être anéanti. Après avoir laissé de fortes garnisons à Modlin et Zamosk, bientôt assiégées, et évacué Varsovie en renvoyant sur ses arrières tous les malades et le matériel qu'il lui était possible, Reynier repasse la Vistule le 28 janvier et se retire en direction de Glogau le plus lentement possible, afin de couvrir le repli des unités polonaises surprises en pleine organisation, notamment les dépôts de Kalisch. Finalement, le 30 janvier, l'armistice austro-russe de Zeycz prévoit l'installation de Schwarzenberg derrière la Pilica à partir du 13 février. Par ailleurs, les 100 000 hommes que Vienne concentre en Galicie pour le recueillir n'ont pas pour objectif de combattre les forces du tsar. Pendant ce temps, le 7e corps, qui a intégré des renforts saxons et polonais, aligne désormais environ 30 000 hommes. Mais Reynier est battu le 13 février, à Kalisch, par les Russes, si bien qu'il atteint Glogau le 18 avec moins de 6 000 combattants valides. Les unités polonaises qui n'avaient pu se joindre à lui ont quant à elles établi de solides cantonnements autour de Czenstochau [40], mais elles sont désormais coupées de la Grande Armée, tandis que la majeure partie du grand-duché est aux mains de l'ennemi. Cette séparation est d'ailleurs à porter autant au crédit des manœuvres russes qu'aux mouvements autrichiens. Paradoxalement, cependant, la défense du cours supérieur de l'Oder s'est considérablement renforcée, grâce à l'appoint du 7e CA.

36 Dans le secteur nord, début février, le facteur diplomatique passe à nouveau au premier plan. L'activité militaire de la Prusse, qui réunit officiellement son nouveau groupement de 30 000 soldats, finit par inquiéter Paris. Le 7 février, Napoléon ordonne [41] de les mettre en ligne, à l'aile gauche bien évidemment, jugeant dangereux de laisser sur les arrières un tel rassemblement. Le 10, leur chef, le général Bülow, refuse d'obéir. C'est la rupture ! De son côté, après avoir un temps essayé de demeurer neutre et d'occuper les places de Prusse Orientale, Yorck s'était installé début janvier à Koënigsberg. À la mi-février, à la tête de 20 000 hommes, il se range aux côtés des Russes et passe la Vistule le 19. De toutes parts, la position française semble donc se dégrader. Pour Beauharnais, sa droite s'effrite peu à peu, d'autant qu'une lettre de Schwarzenberg l'a convaincu de l'abandon

autrichien [42]. Au même moment, d'après les rapports de Davout, la pression sur sa gauche ne se limite plus à de simples incursions de Cosaques. Le vice-roi envisage alors l'hypothèse d'un mouvement tournant, que la défection prussienne empêche de contrecarrer, tandis que l'attitude des populations allemandes s'est clairement chargée d'agressivité. Le travail de sape des sociétés secrètes s'intensifie, au moment où un flot incessant de soldats en haillons, parfois blessés ou malades, traverse le territoire, isolément ou par détachements, pour regagner l'Elbe ou le Rhin, semant avec eux le typhus ou la fièvre de congélation, suscitant le mécontentement et, plus grave, le mépris envers l'Empire, dont leur misère concrétise la défaite.

37 De leur côté, les Russes attendent que leur alliance avec la Prusse soit effective pour reprendre l'offensive : un groupement marchera sur Berlin, un second sur Dresde, le corps principal de Tormassof, entre les deux, servant de réserve. Ignorant le dessous des cartes, et s'en tenant aux menaces qu'il pressent sur ses ailes, Beauharnais décide alors d'abandonner Posen et de se rapprocher de l'Oder, dont il veut conserver la rive orientale tout en en contrôlant les principaux points de passage grâce aux places fortes. Le choix de ce fleuve comme ligne de recueil, arrêté depuis longtemps, obéit apparemment à de multiples raisons. Psychologiques d'abord : il constitue une frontière très clairement établie depuis la perte du grand-duché. L'état-major espère également que les Russes le considèreront comme une barrière, puisqu'ils ont atteint le terme de leurs visées, la Vistule. Dès lors, le territoire entre les deux cours d'eau peut fort bien constituer une sorte de « *no man's land* » dont le sort sera réglé par les traités de paix. Parfaitement cohérente avec les analyses de l'empereur, qui ne croit pas à une attaque en force de la part du tsar, cette vision n'est guère étonnante, si l'on se rappelle combien est alors répandue la croyance en la paix dans les rangs des survivants, et leur scepticisme quant à la reprise des opérations au printemps [43].

38 De solides arguments militaires appuient également ces spéculations. Le dégel proche est sur le point de transformer les fleuves en obstacles majeurs à l'abri desquels les troupes françaises seront en mesure de faire front. En même temps, l'occupation de la Poméranie suédoise, au nord, rend toute tentative de débordement extrêmement difficile. Au sud, la concentration du 7e CA à Glogau permet d'en finir avec la dichotomie entre sous-secteurs nord et sud et verrouille cette extrémité du dispositif. Enfin, le saillant de Bohême, en réduisant un éventuel débouché par Breslau, est à même de procurer aux défenseurs un délai suffisant pour se rétablir sur une ligne Glogau-Prague (s'arrêtant bien évidemment à la frontière autrichienne). Forcé de conduire une manœuvre frontale, l'ennemi apparaît donc désavantagé face à des combattants qui, après avoir divisé méthodiquement le lit de l'Oder en secteurs de surveillance garnis de troupes, conserveraient un groupement d'intervention à Francfort, prêt à s'opposer à tout franchissement. D'autant que la plus grande proximité de l'Elbe (et des troupes qui y stationnent) accroît proportionnellement la sûreté de l'ensemble.

39 Beauharnais dirige le repli avec toute la méthode qui le caractérise. Depuis le début du mois de février, il a entrepris d'évacuer malades, blessés, bureaux, magasins et dépôts de remonte. Ces transferts sans panique se soldent par un résultat remarquable : la Grande Armée ne laisse finalement à Posen que 280 intransportables [44]. On est loin des abandons massifs et des destructions de Vilna et Koënigsberg. Parallèlement, toute progression des renforts vers Posen est interrompue. Bref, la retraite sur l'Oder, qui prend effet à partir du 11 février, s'avère une décision logique d'un point de vue militaire. Elle semble néanmoins prématurée à Napoléon, qui espérait que son beau-fils aurait gagné davantage

de temps, permettant par là un apport accru de chevaux, nécessaires pour reconstituer l'instrument militaire. Judicieuse au niveau opératif, la décision du vice-roi affaiblit l'action stratégique de l'empereur. Éternel problème du raisonnement multiscalaire.

L'abandon de l'Oder

40 Stettin, Cüstrin et Glogau pourvues de bonnes garnisons, Beauharnais entreprend dès la mi-février d'organiser une force de manœuvre plus puissante que celle dont il disposait jusqu'alors. Outre la Garde et quelques régiments alliés, il peut désormais tabler sur les trois divisions d'infanterie du nouveau 11e CA. Les Russes, qui comptent nombre d'éclopés et qui ont laissé un partie de leurs unités face aux places ou au corps autrichien, ne peuvent lui opposer que deux petites armées : au nord, Wittgenstein avec 13 000 réguliers, 6 000 Cosaques et 82 canons ; au sud, Winzingerode, qui a 12 500 combattants et 72 tubes. En arrière, l'armée principale, peut-être 20 000 soldats et 110 pièces, demeure en réserve. En fait, les Français se heurtent essentiellement aux « partisans », c'est-à-dire aux détachements montés qui sévissent entre Oder et Neisse. Globalement peu nombreux (1 500 cavaliers réguliers, 4 000 Cosaques, 4 pièces), ils se répartissent en six « commandos » dont la hardiesse et la mobilité trompent les observateurs et font croire à des forces infiniment plus étoffées. Le vice-roi prend ainsi pour une offensive une simple reconnaissance contre son aile gauche, le long de la Neisse. L'activité de ces groupes et la perception déformée qu'en a l'état-major impérial se soldent par des résultats psychologiques sans commune mesure avec la réalité. Ainsi, Czernitcheff pénètre le 18 à Berlin à la tête de ses Cosaques, à l'issue d'un raid mené 300 kilomètres en avant des gros de l'armée russe. Aisément repoussé, il n'en suscite pas moins une immense émotion en Allemagne où l'on commence à croire, de façon tangible, à une proche libération.

41 Pour les Français, cette intensification de la pression adverse prélude à une attaque générale. Beauharnais apprend ainsi successivement le passage de l'Oder au nord par des éléments de cavalerie, puis les affaires de Kalisch et de Berlin. En outre, un rapport d'espion l'a probablement informé du souhait de Wittgenstein d'aller de l'avant. Enfin, une activité suspecte se développe sur ses arrières. Nombre de Prussiens, en dépit des interdictions officielles, gagnent la Silésie pour rejoindre Yorck, en passant par la Lusace saxonne. Certaines zones commencent même à entrer en ébullition : Berlin mais également le département des Bouches-du-Weser, qui fait partie des territoires les plus récemment annexés à l'Empire, en décembre 1810.

42 Redoutant essentiellement une alliance prusso-russe, Beauharnais s'efforce de contrôler la Prusse occidentale afin d'assurer, par contrecoup, la tranquillité des arrières en Allemagne. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, avant de regagner la France le 8 mars, lui avait soumis un plan issu en droite ligne des théories impériales : maintenir l'avant-garde entre Stettin et Cüstrin puis, appuyé sur ces forteresses, faire face aux Russes. Ainsi articulés, les Français seraient tout à fait capables d'arrêter l'ennemi. Mais, probablement impressionné par la succession de mauvaises nouvelles et craignant l'imminence d'un débordement par le nord, le vice-roi décide de s'en remettre aux forteresses du soin d'assurer la présence française sur l'Oder. Tandis qu'au sud, Reynier, avec ses 6 000 combattants et une soixantaine de pièces, prend position en deçà de l'Oder pour protéger Dresde, Beauharnais replie préventivement sa gauche. Couvert par le 11e CA, il remet lui-même de l'ordre dans le Mecklembourg et la région berlinoise à la tête de la

cavalerie et de la Garde, pénétrant le 22 dans la capitale prussienne. Le 24 février, il assure Napoléon de son souci de conserver Berlin le plus longtemps possible [45] car, « *en tenant ici, je donne le temps à nos derrières de s'organiser, à la cavalerie de se remonter, et à nos renforts d'arriver* ». Mais, le lendemain, l'ennemi s'empare d'un passage sur la Sprée, ce qui le met à même d'interrompre les communications françaises entre Berlin et Dresde ou Leipzig. De plus, les derniers jours de février voient une intensification de l'activité des partisans. Enfin, les Saxons concentrent leurs troupes à Torgau [46], sans se porter à la rencontre de l'ennemi, adoptant une attitude comparable à celle de l'Autriche. Surclassé au sud, harcelé au nord, le vice-roi décide alors, le 2 mars, d'abandonner l'ensemble du territoire prussien pour s'établir sur l'Elbe. Le 4, Berlin est évacué à l'exception de la citadelle de Spandau, mais les troupes impériales livrent seulement, dans leur retraite, quelques combats d'arrière-garde. Les Français sont en effet favorisés par un adoucissement de la température qui provoque de hautes eaux sur l'Oder, ralentissant voire interrompant parfois son franchissement. Le 8 mars, le nouveau dispositif est tout entier articulé sur l'Elbe où l'on entreprend de palissader Wittenberg afin d'en faire une tête de pont.

43 Le plus important réside cependant dans le fait que, désormais, Beauharnais est renforcé par les unités mises sur pied durant les deux premiers mois de 1813. Le corps d'observation de l'Elbe a cantonné une division à Magdebourg, une seconde au sud de cette place et une troisième au nord, afin d'éclairer l'Elbe inférieur dont l'embouchure est contrôlée, à Hambourg, par le général Carra Saint-Cyr. En même temps, le 2 mars, le vice-roi ordonne à Davout d'organiser les seize 2e bataillons du 1er CA (qui se regroupent entre Elbe et Rhin) en une division qui défendra Leipzig. Parallèlement, le maréchal Victor constitue, à Erfurt, une réserve avec les douze 2e bataillons des 2e et 3e CA. Cette infanterie encore peu aguerrie remplit ainsi parfaitement sa mission défensive tout en s'entraînant et en complétant son artillerie, en vue de la guerre en rase campagne. La principale nouveauté demeure toutefois la renaissance de la cavalerie. Les 1er et 2e CC, qui ont installé leurs dépôts à Hanovre et Brunswick, fournissent leurs premières formations remontées, une quinzaine d'escadrons, soit l'équivalent de deux petites brigades [47].

44 En réalité, Beauharnais a établi sur l'Elbe un dispositif linéaire, propre à observer l'ensemble du fleuve mais non à répondre par une puissante contre-attaque à une action de force. Quoiqu'il en soit, le repli sur l'Elbe est également l'occasion de bilans très précis, dressés par l'administration de la Guerre [48] qui, tentant de comptabiliser les blessés et les intransportables laissés en arrière, lors des évacuations successives, aboutit à un total de 40 065 militaires (dont 1 284 officiers). Une seconde récapitulation, tout aussi intéressante, concerne les denrées abandonnées [49]. Quintaux de grains, de farine, de riz, de légumes, litres d'eau-de-vie et boisseaux d'avoine sont soigneusement recensés, sachant qu'une assez forte quantité de gruau, conservée dans les magasins de Moscou, n'a pas été comprise dans ces comptes officiels. Il apparaît là que, de Moscou à la prise de commandement du vice-roi, ont été laissé aux Russes l'équivalent de 33 338 297 rations de pain, 17 448 133 de riz, 4 646 466 de légumes et 16 583 776 d'eau-de-vie ! La reprise en main de la mi-janvier marque concrètement la fin de ce gaspillage, l'adversaire ne trouvant plus que des entrepôts vides dont les stocks ont été transportés dans les places. Par ailleurs, outre Pillau qui s'est rendu, les forteresses isolées abritent alors 1 936 officiers et 52 475 sous-officiers et soldats [50]. Si l'on y ajoute les troupes coupées de la Grande Armée, c'est-à-dire le 5e CA et les défenseurs de la Poméranie suédoise, ce sont

près de 78 000 hommes et plus de 9 700 chevaux qui ont été laissés sur ou au-delà de l'Oder.

45 Toutefois, le rétablissement sur l'Elbe s'effectue dans un contexte politique différent de celui qui avait présidé au repli sur l'Oder. L'armistice austro-russe du 30 janvier doit trouver son terme début avril. Mais tous les observateurs lucides sentent bien que Vienne a pratiquement recouvré son indépendance. Stratégiquement cependant, c'est un moindre mal puisque cette neutralité entraîne une délimitation précise du théâtre d'opération avec, par contrecoup, un accroissement de valeur des barrières fluviales occupées par les Français. En revanche, la Russie et la Prusse ont signé, le 27 février, un traité d'alliance offensive et défensive qui marque la naissance de la VI[e] coalition. Dès lors, le rétablissement du dispositif sur l'Elbe représente davantage que le point ultime de la retraite : il concrétise également le passage au deuxième acte dans le duel que se livrent le Grand Empire et la Vieille Europe.

Attente stratégique sur l'Elbe

46 Mars et avril voient se dénouer une bonne part des intrigues diplomatiques. Dans un premier temps, le préambule du traité d'alliance prusso-russe se révèle extrêmement significatif : « *La destruction totale des forces ennemies qui avaient pénétré dans le cœur de la Russie a préparé la grande époque de l'indépendance de tous les États qui voudront la saisir pour s'affranchir du joug que la France a fait peser sur eux pendant tant d'années.* »[51] Fort logiquement, dans la continuité de son évolution, Berlin déclare ensuite la guerre à Napoléon le 16 mars.

47 Le cheminement autrichien s'avère plus nuancé. Le 4 janvier, Metternich reçoit un rapport de Schwarzenberg, qui a rencontré un envoyé du tsar. Le 26, le chancelier s'entretient directement avec un plénipotentiaire russe. Le 30, l'armistice de Zeycz fait de Vienne une troisième force, neutre quoique liée de part et d'autre aux deux camps. En réalité, l'Autriche vise le rôle de médiateur armé. D'où, dès le 25 janvier, un décret de mobilisation destiné à porter ses troupes à 100 000 hommes (régiments de Russie inclus), avec un résultat effectif au 1[er] avril. Le 17 mars, Metternich signe avec les Russes la convention de Kalisch, au terme de laquelle ces derniers doivent pousser des unités sur les flancs des Autrichiens qui occupent la rive gauche de la Vistule. Toutes ces combinaisons trouvent leur aboutissement le 12 avril, lorsque l'Autriche fait officiellement savoir qu'elle ne participera plus à la guerre, contrairement à ce que prévoyait le traité de 1812, sous prétexte qu'un État ne peut être à la fois acteur et médiateur armé. Conformément à cette position, du 20 au 24, le corps auxiliaire évacue le grand-duché et retraite en Galicie (c'est-à-dire en territoire autrichien), entraînant avec lui, comme prévu, les troupes de Poniatowski, contraintes de traverser l'Autriche pour rejoindre la Grande Armée à l'ouest de l'Elbe [52]. Leur repli forcé annule de fait l'éventuelle attaque de flanc propre à couper les lignes d'approvisionnement russes et à affaiblir ainsi l'offensive ennemie. Bref, en cinq mois, l'Autriche est devenue l'arbitre de l'Europe, position rêvée pour obtenir le maximum d'avantages à l'issue du duel entre Napoléon et Alexandre.

48 La Suède, engagée aux côtés de Saint-Pétersbourg par les traités des 5 avril et 30 août 1812, n'a, elle, en dépit des conventions, jamais participé directement au conflit. Le 3 mars 1813, au terme de nouvelles tractations avec la Grande-Bretagne, elle promet d'envoyer sur le continent 30 000 hommes (déjà destinés à aider le tsar d'après les accords

antérieurs), en échange de la Norvège, de la Guadeloupe et d'une allocation mensuelle d'un million de livres sterling. Débarquant des troupes en Poméranie début avril, afin de réoccuper ses anciennes possessions, elle se garde bien toutefois de progresser vers l'Elbe.

49 L'Angleterre, pour sa part, ne participe pas directement aux opérations militaires, comme au Portugal ou en Espagne. Référence diplomatique suprême, elle donne en janvier son aval à la Prusse et à l'Autriche puis finance en sous-main les adversaires de Napoléon. À ce titre, Londres attache des officiers anglais à chaque quartier général et à chaque division coalisés, le commandement de ces observateurs étant dévolu au lieutenant-général Stewart, frère du premier ministre, qui reçoit le titre de « *commissaire de S. M. Britannique près les armées confédérées* » [53].

50 En Allemagne enfin, le recul de l'armée impériale suscite des conséquences fâcheuses. Le 25 mars, à Kalisch, Koutouzov signe un manifeste proclamant la dissolution de la Confédération du Rhin. De son côté, Wittgenstein adresse aux Saxons une proclamation enflammée : « *Vous avez les innombrables armées de la Russie et de la Prusse pour vous soutenir... Celui qui n'est point pour la liberté est contre elle ! Choisissez entre mon baiser fraternel et la pointe de mon épée* (...). *Aux armes ! Saxons ! Si les fusils vous manquent, armez vos bras de faux et de massues.* »[54] Ces appels reçoivent un large écho dans les États allemands travaillés par les sociétés patriotiques et touchés par les levées d'hommes, de chevaux et d'approvisionnements divers que nécessite la reconstitution des contingents décimés en Russie. Déjà, en janvier, les grands-duchés de Francfort et de Berg ont connu des mouvements séditieux. Sous le calme apparemment revenu, les habitants de la Confédération demeurent hostiles, comme le confirme un rapport d'espion adressé le 2avril au vice-roi[55] : « *L'esprit public est également mauvais sur les deux rives de l'Elbe,* (...) *les paysans ne parlent que d'assommer les Français.* »Les gouvernants des grands-duchés et royaumes de Mecklembourg-Schwerin, Francfort, Würzbourg, Berg, Wurtemberg, Hesse, Bade et Saxepartagent ces sentiments et louvoient pour sortir au plus tôt de la mouvance française. D'où, souvent, une résistance passive, se marquant par le retard dans la mise sur pied des contingents dus à la Grande Armée. Parfois, les circonstances leur permettent d'aller plus loin. Délivré par le recul français de la tutelle napoléonienne, le Mecklembourg-Schwerin se range officiellement, fin mars, aux côtés de ses libérateurs. De même, le 13 avril, un bataillon de Saxons se rend à 20 hussards prussiens, avant de passer au service de l'adversaire. En réalité, les pays dont l'empereur a accru la puissance sont souvent les moins sûrs par peur de perdre les avantages acquis : la Bavière a entamé fin mars des négociations officieuses avec les coalisés. Le royaume de Saxe se lie par convention avec l'Autriche le 20 avril, rejoignant le camp des neutres.

51 Les signes d'effritement de l'hégémonie française ne se limitent pas aux territoires allemands. Le Danemark, enlevant son soutien à Paris, négocie en avril avec l'Angleterre et la Russie, et attend surtout que se clarifient les données du problème. En Méditerranée, Murat fournit son contingent pour le corps d'observation d'Italie mais entre également en relation avec Vienne, dans l'espoir de sauvegarder sa dynastie. Enfin, certaines zones frontalières de l'Empire ne sont pas sûres. Les départements belges sont agités par un mécontentement profond. En Hollande, les opérations de recrutement et de tirage au sort provoquent des manifestations, au point qu'il faut interrompre les levées [56]. En mars, à Hambourg, les émeutes contraignent Carra Saint-Cyr à évacuer la ville le 12 et à se replier sur Brême [57]. Bref, l'édifice impérial commence à se fissurer. Napoléon doit à tout prix remporter une victoire, seul moyen de maintenir l'Autriche dans la neutralité et

l'Allemagne dans l'obéissance. Or, depuis le repli sur l'Elbe, la situation militaire française a elle aussi évolué.

52 L'organisation d'un dispositif sur ce fleuve avait déjà été abordée par Napoléon. En février, il avait enjoint de mettre Torgau en état de défense [58], la place constituant la charnière entre la partie nord, centrée sur Magdebourg et dont la conservation repose sur l'armée impériale, et la partie sud, appuyée sur Dresde et qui relève du roi de Saxe, tenu de protéger ses propres territoires. L'empereur complète ces instructions le 2 mars [59]. Tandis qu'au nord Magdebourg devient la principale forteresse, Kronach, Würzbourg, Kehl, Kastel, Wesel, Coeverden, Delfzyl et Erfurt sont mis en défense afin d'abriter des raids de partisans les magasins de la zone de concentration. Le recul sur l'Elbe entériné, les instructions impériales tournent, dans la première quinzaine de mars, autour de quelques idées simples [60] :

1. - Garder le contrôle de la rive orientale aussi longtemps que possible, ce qui évitera d'avoir à reconquérir ces territoires lors de la contre-offensive.
2. - Défendre l'Elbe à outrance. Dès le 5 mars, Napoléon a analysé les possibilités ennemies [61] et ordonné à Beauharnais de surveiller le cours d'eau tout en conservant une masse de manœuvre capable de s'opposer à toute tentative de franchissement. Ses prévisions sont d'ailleurs optimistes : « *Pour peu que vous sachiez prendre un camp et une position près de Magdebourg, vous devez tenir plus d'un mois contre l'ennemi.* » [62]Au sud, la situation est tout aussi nette. La réunion, à la mi-mars, des nouvelles formations françaises et des confédérés allemands à Francfort constituera une menace potentielle pour l'aile gauche russe. Dès lors, « *il est* (…) *probable qu'il* [l'ennemi] *ne dépassera pas Dresde* »[63], sachant que les forces impériales sont en mesure d'arrêter tout débouché sur ce point.
3. - En cas de repli, couvrir les territoires utiles, en l'occurrence la Westphalie et la 32e division militaire, en formant une première ligne de résistance sur les montagnes du Harz, une seconde entre le Harz et Cassel, une troisième sur la Weser.
4. - Préparer la contre-offensive, en établissant des têtes de pont fortifiées et des points de passage protégés sur les rivières et les fleuves importants, tels la Weser ou l'Ems car, ainsi que le réaffirme Napoléon, « *mon intention est de prendre vigoureusement l'offensive au mois de mai, de reprendre Dresde, dégager les places de l'Oder, et, selon les circonstances, débloquer Dantzig et rejeter l'ennemi derrière la Vistule* »[64].

53 En fait, le souverain semble s'appuyer sur deux idées qui le guident depuis son départ de Russie et dont la combinaison aggrave son appréciation erronée de la situation réelle :

1. - Il croit ses troupes plus fortes qu'elles ne le sont. Le manque de comptes rendus précis l'oblige en effet à recourir aux conjectures pour établir ses plans : « *Vous ne me dites rien, ni vous, ni votre état-major* (…). *Je suis dans l'obscurité sur tout. Comment voulez-vous que je dirige mon armée ? J'ignore même les différentes affaires qui ont eu lieu et ce que l'on a perdu* (…). *Je ne sais pas qui commande à Stettin et quelle est la garnison qui s'y trouve… Je ne connais pas la force de la garnison de Cüstrin, ni celle de Glogau, ni celle de Spandau.* »[65] Situation fort embarrassante, qui durera pratiquement jusqu'à la réunion des régiments du vice-roi avec l'armée du Main [66].
2. - Il croit l'ennemi plus faible qu'il ne l'est, tablant sur l'éparpillement auquel a dû procéder le tsar depuis son passage de la Vistule, d'où son optimisme [67] : « *Il est difficile de penser que les Russes s'enfoncent dans l'Allemagne en grande force, laissant sur leurs flancs Dantzig, les places de l'Oder et le corps autrichien* (…). *Aussitôt que les Russes s'apercevront que vous avez fait halte, et que vous avez pris le parti de leur disputer le terrain, vous les obligerez à se concentrer devant vous : or, ils ne peuvent pas avoir aujourd'hui une armée disponible égale à la vôtre ; ils s'affaiblissent et vous vous renforcez* (…). [L'ennemi] *a la plus grande partie de ses forces occupées à Dantzig, à Varsovie, en Galicie ;* [il est] *obligé d'observer les places de l'Oder et* (…) *a tant souffert.* » On relève une

certitude identique, qui n'est peut-être pas que de commande, dans sa correspondance diplomatique : « *Dans la situation actuelle des choses, plus les Russes s'avanceront, laissant tant de places derrière eux, mieux cela vaudra* » [68]. « *Toutes les mesures que j'ai prises sont telles que déjà j'ai ordonné qu'on laissât avancer les Russes ; plus ils avanceront, plus leur perte est certaine.* » [69]

54 Fort de ces analyses, et croyant avoir saisi au mieux les intentions de son beau-père, Beauharnais s'inspire de la lettre des ordres reçus. Le dispositif qu'il jette la première semaine de mars sur l'Elbe [70] préfigure la résistance qu'il compte organiser à long terme, en ôtant les moyens de passage existants et en empêchant l'adversaire d'en établir de nouveaux. Dès lors, fort logiquement, il divise, le 12, le fleuve en secteurs de responsabilité [71]. Le sud, de Koenigstein à Torgau, dépendra de Davout avec 28 000 hommes. Lui-même prendra en charge le centre, de Torgau à Magdebourg, avec 58 000 combattants représentant les éléments les plus solides du théâtre. Enfin, de Magdebourg à l'embouchure de la Havel, le maréchal Victor disposera de 15 700 soldats tandis que Carra Saint-Cyr tiendra l'embouchure de l'Elbe avec un groupement qui doit atteindre 4 000 hommes à terme. De son côté, la Garde demeurera en réserve à Leipzig.

55 À l'évidence, cette articulation, fondée avant tout sur la perception du cours d'eau comme obstacle, demeure extrêmement linéaire. Une lettre confirme la quiétude de l'état-major [72] : « *Les eaux continuent toujours à être très hautes, les chemins sont très mauvais, et tout porte à croire que l'ennemi ne tentera aucune opération en ce moment.* » Bref, le vice-roi espère fermement que l'obstacle physique du fleuve le mettra à l'abri de la cavalerie russe, qu'il estime fortement en avant des gros du tsar [73]. Larrey, se rappelant son arrivée à Leipzig le 9 mars, avoue : « *Ce fut le premier endroit où nous crûmes la campagne finie.* » [74] Cette attitude trouve son écho dans la quasi-certitude d'un certain nombre de généraux en une paix prochaine. Il semble que l'on soit confronté là à un curieux cas d'aveuglement collectif, né peut-être de la croyance en la pérennité d'une Europe impériale, de l'Atlantique à l'Elbe, telle que les traités antérieurs l'avaient plus ou moins façonnée. En attendant, les mesures prises dans la première quinzaine de mars sont loin d'obtenir le succès espéré. La réquisition des embarcations demeure incomplète, à cause parfois de l'opposition de la population [75]. Surtout, le dispositif général recèle une faiblesse tactique profonde, étalant les unités le long du fleuve sans conserver une réserve assez puissante pour attaquer les formations adverses occupées à traverser. Incapable de s'opposer à un franchissement, le plan de défense de Beauharnais nie l'essence même de la tactique impériale, qui privilégie le mouvement et la concentration de forces au point de rupture.

56 Prenant conscience de cette erreur, Napoléon adresse sans ménagement critiques et conseils à son beau-fils. Il fustige d'abord son manque de pugnacité : « *Il faut enfin commencer à faire la guerre* (...). *Nos opérations militaires sont l'objet des risées de nos alliés à Vienne et de l'ennemi à Londres et à Saint-Pétersbourg, parce que constamment l'armée s'en va huit jours avant que l'infanterie ennemie soit arrivée, à l'approche des troupes légères et sur de simples bruits. Il est temps que vous travailliez et agissiez militairement.* » [76] Vient ensuite un cours de tactique [77] : « *Jamais une rivière n'a été considérée comme un obstacle qui retardât de plus de quelques jours et le passage n'en peut être défendu qu'en plaçant des troupes en force dans des têtes de pont sur l'autre rive, prêtes à reprendre l'offensive aussitôt que l'ennemi commencerait son passage. Mais, voulant se borner à la défensive, il n'y a pas d'autre parti à prendre que de disposer ses troupes de manière à pouvoir les réunir en masse et tomber sur l'ennemi avant que son passage ne soit achevé. Rien n'est plus dangereux que d'essayer de défendre sérieusement une rivière en bordant la rive opposée ; car une fois que l'ennemi a surpris le passage, et il le surprend toujours, il trouve l'armée sur un ordre défensif très étendu et l'empêche de se rallier.* »

57 Partant du postulat que « *l'ennemi passera l'Elbe où et comme il voudra* », l'empereur rebâtit complètement le plan de défense. Le bas Elbe sera tenu par Davout avec 16 bataillons ; le pivot de Magdebourg, sous les ordres directs du vice-roi, groupera 60 000 fantassins, 10 000 cavaliers et 250 canons ; enfin le sud sera défendu par 12 bataillons réunis entre Magdebourg et Torgau, Reynier assurant quant à lui la sûreté de la portion allant de Torgau à la frontière de Bohême. L'ennemi ne pouvant procéder à un mouvement offensif d'envergure sans masquer Magdebourg, opération qui réclamerait 100 000 hommes, les Français sont certains de ne pas être débordés, leur adversaire ne disposant pas de réserves suffisantes pour constituer la couverture nécessaire. En revanche, si les Russes parvenaient à bousculer le groupement central, Beauharnais devrait s'attacher à défendre en priorité le bas-Elbe, ce qui reviendrait à abandonner Dresde plutôt que de cesser de protéger la Westphalie, la 32e division militaire et Hambourg. Et Napoléon d'exprimer un regret qui explique indirectement pourquoi, surestimant le talent militaire de ses lieutenants, il a cru à l'efficacité des barrières fluviales pour freiner l'avance ennemie : « *Si ce que j'ordonne pour l'Elbe eût été fait sur l'Oder, et qu'au lieu de vous retirer sur Francfort* [sur-Oder]*, vous vous fussiez groupé devant Cüstrin, l'ennemi aurait regardé à deux fois avant que de rien jeter sur la rive gauche. Vous auriez du moins gagné vingt jours et donné au corps d'observation de l'Elbe le temps de venir occuper Berlin.* »

58 Le vice-roi bouleverse alors totalement son articulation primitive [78], réduisant les effectifs de l'aile sud, renforçant considérablement la portion centrale et précisant le rôle des unités de Carra Saint-Cyr *:* « *Ces troupes formeront sur l'extrême-gauche du général Lauriston un corps détaché, destiné à couvrir contre les partis ennemis le pays situé à la rive gauche du bas-Elbe.* » La ligne d'opération du théâtre oriental, de Wesel à Cassel puis Magdebourg, réclame sept à huit jours « *pour faire transiter les envois du Rhin à l'Elbe* »[79].

59 Mais le vice-roi, qui avait commencé à adapter son dispositif initial sans avoir encore reçu l'intention de manœuvre et les ordres du 15 de son beau-père, étale un peu trop ses forces et intègre au sein du groupement central des unités dont l'absence se fait sentir sur le bas-Elbe. C'est qu'il est aux prises avec les multiples problèmes quotidiens dont l'empereur n'est pas forcément informé avec précision. L'état sanitaire demeure préoccupant : « *Les maladies continuent à affliger plusieurs corps de l'armée et particulièrement le 7e corps. C'est une fièvre maligne et nerveuse qui paraît être assez contagieuse.* » [80] Dès lors, une recrudescence du nombre de militaires atteints est à craindre si les troupes campent. L'alimentation constitue un autre souci. Le ravitaillement de Magdebourg en particulier, théoriquement à la charge des Westphaliens, se révèle suffisamment difficile pour que, le 13 mars, les Français soient contraints de procéder par voie de réquisition [81]. De plus, l'on touche presque à la fin de l'hiver, alors que les réserves n'avaient pas été initialement prévues pour autant de consommateurs. La dégradation de la situation est rapide. Le 16, Beauharnais se demande comment faire manger ses soldats [82]. La minceur des stocks et la précarité qui en découle font finalement, le 22, l'objet d'une correspondance avec Napoléon, qui apprend à cette occasion que l'approvisionnement courant de Magdebourg ne représente pas deux jours de consommation, que celui de siège est à moitié et celui de réserve inexistant [83].

60 Parallèlement, la situation aux ailes se dégrade. Au nord, troubles et mouvements séditieux commencent à agiter les territoires mêmes de l'Empire, en l'occurrence la 32e division militaire [84]. Brême et Hambourg sont évacués ; l'Oldenbourg entre en révolte ; la batterie de Blexen, qui s'est rendue aux rebelles, tire sur celle de Carlsbourg, fidèle à l'Empire [85]. Le contre-amiral Lhermite doit quitter Cuxhaven les 15 et 16, après avoir

détruit sa flottille et ses réserves de munitions. L'ennemi se fait plus pressant : les 17 et 18 mars, 2 500 Cosaques et deux pièces pénètrent à Hambourg. Au sud, l'évolution diplomatique de la Saxe conduit, le 21, les Saxons du 7e corps à se retirer à Torgau. Une convention permet néanmoins à Reynier de conserver les vieux quartiers de Dresde, à l'ouest de l'Elbe, les Russes occupant la ville neuve, à l'est. Au nord, la réaction française se révèle vigoureuse. Carra Saint-Cyr ramène l'ordre à Brême, afin de rétablir provisoirement une ligne défensive le long de la Weser [86]. Au centre, Beauharnais conserve ses positions et fortifie Wittenberg. Au sud, en revanche, la poussée russe ne peut être contenue. Les Français retraitent et abandonnent le cours supérieur de l'Elbe pour prendre position sur la Mülde, afin de protéger la droite du vice-roi.

61 Le fait saillant demeure le changement de mentalité des rescapés de Russie et, plus précisément, de l'état-major. Quoique les flancs fassent l'objet de puissantes incursions adverses, on n'en replie pas pour autant le centre. La psychose d'une coupure des lignes de retraite a disparu car l'armée est désormais suffisamment puissante pour pouvoir s'ouvrir un chemin, d'autant que l'on n'est plus qu'à dix-sept jours de marche du Rhin. Clausewitz, de son côté, explique clairement les choix ennemis [87]. Face à la portion centrale, de Magdebourg à Torgau, sont rassemblés 25 000 Prusso-russes sous les ordres de Wittgenstein et Yorck. Au nord, les commandos de Tettenborn, Dorenberg et Czernitcheff (6 000 à 7 000 hommes) sont répandus sur les deux rives de l'Elbe. Au sud, les coalisés contrôlent Dresde avec 28 000 combattants. Mais, face à la résistance française, ils ont décidé de suspendre toute opération offensive jusqu'à l'arrivée sur l'Elbe, le 26 avril, des 30 000 soldats jusqu'alors en réserve à Kalisch. « *L'armée russe, affaiblie par les opérations immenses imposées par sa poursuite de l'ennemi, poursuite jusqu'alors sans exemple dans l'histoire, fatiguée en outre par le siège et l'attaque d'innombrables places fortes, n'eût pas été capable de se maintenir un seul instant sur l'Elbe, si elle n'avait trouvé un allié formidable dans la puissance militaire de la Prusse.* » Mais « *ces forces réunies n'étaient pas assez puissantes pour pouvoir transporter le théâtre de la guerre à quarante milles plus loin, jusque sur le Main* »[88].

62 De son côté, l'état-major français, au vu des divers comptes rendus, comprend qu'il contrôle parfaitement la situation au nord, où la poussée adverse se limite à l'infiltration de partisans. Parallèlement, diverses mesures préludant à une prochaine entrée en campagne ont été prises : destruction des moyens de franchissement susceptibles d'être utilisés par l'ennemi, élaboration d'une ligne d'opération Wesel-Brême, évacuation temporaire des dépôts de cavalerie de Hanovre derrière la Weser. La réunion des nouvelles unités s'est poursuivie et Davout peut tabler, au 25 avril, sur 30 000 combattants [89]. Au centre, du 21 mars au 6 avril, Beauharnais mène de fortes reconnaissances mettant en jeu infanterie, cavalerie et artillerie. Pour la première fois depuis des mois, les troupes impériales progressent sciemment vers l'est, sans se laisser arrêter par le risque d'une rencontre. En revanche, au sud, la pénétration adverse s'avère plus profonde. Les Cosaques sont signalés à Leipzig dès le 31 [90], les Prussiens à Eisleben le 10 avril [91]. Autant d'indices qui permettent de déterminer le mode d'action ennemi : pendant que Wittgenstein contiendra les Français à hauteur de Magdebourg, l'armée principale progressera sur l'axe Leipzig-Mersebourg afin d'empêcher la jonction entre l'armée de l'Elbe (58 000 hommes dirigés par Eugène de Beauharnais) et l'armée du Main nouvellement réunie (111 000 soldats sous le commandement de Napoléon) [92]. Il sera peut-être même possible aux coalisés de rejeter le vice-roi dans le Harz [93]. Aussi, ce dernier, soucieux de ne pas compromettre l'outil militaire qui lui est confié, agit avec prudence et regroupe l'essentiel de ses forces derrière la Saale et l'Elbe,

persuadé à juste titre qu'il a en face de lui essentiellement des unités d'avant-garde et que les gros n'arriveront qu'à la mi-avril.

63 Le 16, Napoléon, que les événements ont contraint à prendre l'offensive beaucoup plus tôt que prévu, arrive à Mayence. Ce même jour, le général Souham (de l'armée du Main) reconnaît Weimar [94]. Beauharnais conserve toutefois ses positions jusqu'au 25, date à laquelle Berthier lui transmet l'ordre d'occuper Halle et Mersebourg [95]. Ces instructions témoignent de la réintégration des unités de l'armée de l'Elbe dans le dispositif d'ensemble de la contre-offensive qui se développe en direction de la Saxe. Elles marquent également la fin de l'intérim provoqué par le départ de l'empereur en décembre 1812.

En guise de conclusion

64 Comment appréhender ces cinq mois de recul continu, où la déroute se transforme en un repli de plus en plus organisé, au point de devenir une véritable manœuvre rétrograde ? L'équation classique selon laquelle une perte d'espace s'échange contre un gain de temps joue à plein à cette époque de conflits non motorisés. On ne peut comprendre sans elle les efforts de Napoléon pour reconstituer une nouvelle Grande Armée.

65 Mais cette phase de l'affrontement permet également d'aborder la question de la guerre dans une économie préindustrielle. Alors que la fourniture d'hommes ne connaît pas de réelle difficulté, il s'avère nécessaire pour les armes et les chevaux de puiser dans les stocks existants, qui résultent d'une accumulation de plusieurs années [96]. Or la remonte française demeure quantitativement insuffisante, sauf à désorganiser les circuits économiques quotidiens. Dès lors, sans même prendre en compte l'inadéquation de certaines mesures due aux délais de transmission entre Paris et le « front », la gestion de la manœuvre retardatrice obéit à une logique multiscalaire. Napoléon, chef d'État, rédige ses instructions en fonction d'un raisonnement stratégique. La présence de son armée maintient les territoires périphériques de l'écoumène impérial dans la sujétion. Outre la fourniture de contingents militaires, ces zones sont également une aire de ressources pour la confection d'effets d'habillement, la fabrication de harnachements [97] et, surtout, l'obtention des 32 000 chevaux, achetés en novembre et décembre 1812, livrables jusqu'au début de l'été 1813, et pour la réception desquels a été établi un maillage de dépôts de remonte [98] : Varsovie, Posen, Glogau, Berlin, Hanovre, Hambourg.

66 Concrètement, afin de conserver ses positions, l'empereur s'appuie sur les grandes barrières topographiques que sont les fleuves. La possession de places/têtes de pont permet d'imaginer une défense dynamique, fondée sur une masse de manœuvre attaquant l'ennemi au moment de son franchissement. Au final, le gain de temps est évident. En revanche, Murat puis Beauharnais semblent apparemment insuffisamment maîtriser les combinaisons tactiques présidant au mouvement d'une armée. Toutefois, leur impéritie trouve peut-être une partie de sa source dans le sentiment d'infériorité qui habite les survivants depuis la retraite, et qui ne prend fin que sur l'Elbe. D'où la priorité accordée à une défense statique par le biais des forteresses, dont l'isolement progressif révèle clairement que la Grande Armée a totalement perdu l'initiative et subit la volonté adverse. Le facteur psychologique joue ici au détriment des rescapés, de la même façon, par exemple, qu'il avait affaibli les unités prussiennes après Iéna. Et l'on ne peut manquer d'évoquer Ardant du Picq, pour qui la guerre est avant tout affaire de moral.

67 Très concrètement, la contre-offensive française débute à la mi-avril avec des unités manquant de cavalerie faute, en partie, d'avoir pu utiliser les ressources des territoires perdus. De plus, elle se développe à partir d'une ligne de débouché située beaucoup plus à l'ouest que celle initialement prévue. Cela équivaut à accroître l'espace à reconquérir pour défaire les Prusso-Russes et donne à ces derniers une plus grande latitude pour retraiter, d'autant qu'ils disposent de la supériorité en cavalerie. Les cinq mois qui conduisent du Niémen à l'Elbe expliquent ainsi en partie l'échec stratégique de la première campagne de Saxe.

68 **Abréviations utilisées :**

69 CA : corps d'armée

70 CC : corps de cavalerie

71 COE : corps d'observation de l'Elbe

72 COR : corps d'observation du Rhin

73 DI : division d'infanterie

74 Blessés et malades laissés en arrière [99]

Place	Officiers	Sous-officiers et soldats	Place	Officiers	Sous-officiers et soldats
Moscou	35	1 512	Gumbinnen	188	1 131
Mojaïsk	7	119	Insterburg	103	1 395
Abbaye	5	82	Tapiau	0	874
Ghjatsk	0	7	Labiau	21	284
Viazma	0	39	Koënigsberg	350	7 116
Dorogobouje	3	41	Elbing	95	1 080
Smolensk	57	3 613	Marienbourg	42	1 543
Vitepsk	1	5	Merve	0	494
Polotsk	16	269	Schwetz	0	397
Krasnoë	4	55	Neubourg	0	311
Dombrowena	11	370	Bromberg	16	273
Orcha	8	322	Varsovie	22	2 340
Bobr	2	25	Posen	25	255
Borissov	9	139	Francfort-sur-Oder	3	212

Mohilef	22	525	Deutschrone	0	83
Minsk	109	3 275	Stralsund	0	35
Glubokoe	0	1 257	Berlin	0	1 600
Vilna	0	5 683	Brandebourg	0	250
Kovno	0	589	Rostock	0	10
Tilsitt	130	975	Gustrov	0	16
Wilkowiski	0	180	Total	1 284	38 781

75 Denrées alimentaires abandonnées [100]

Places	Grains	Farine	Riz	Légumes	Eau-de-vie	Avoine
Moscou	857,7	2 021,7				
Vilna	22 520,9	25 159,1		266,3		9 260
Ponovicz	511,7	16 006,7				
Meretch	1 132,5	6 215,1		31,3		
Wilkowiski	151,2	3 775,3		103,6	4 972	
Grodno	13 317	905,7		72,8	36 090	
Bialystok	1 986,3	195,8				
Mittau	193,5	3 805,1		3,3	1 1862	
Gumbinnen	267,4	2 292,2			3 802	
Insterburg		3 841,3	1 233,2	19,6	22 907	
Velhaut	4 553,7	21 308,9		1 121,8	235 234	
Tilsitt	7 361,4	2 442,7	6,8	414,6	10 134	
Koënigsberg	51 447,3	77 697,4	462,6	791,4	158 205	263 052
Elbing	97 576,6	22 800	8 500	2 003,3	532 828	119 905
Marienbourg	7 732,5	3 897			11 192	
Osterode	1 664			1 014		

Wormditte	2 400					
Total	213 673,9	192 363,9	10 468,9	5 575,7	1 036 486	382 957

76 Garnisons des places [101]

	Officiers	Sous-officiers et soldats	Chevaux
Dantzig	833	27 305	2 775
Modlin	153	2 468	0
Zamosk	Inconnu	Inconnu	Inconnu
Thorn	163	3 745	0
Stettin	272	8 052	148
Cüstrin	151	3 749	0
Glogau	155	4 339	199
Spandau	209	2 817	179
Total	1 936	52 475	3 301

NOTES

1. Lettre de Napoléon à Maret, duc de Bassano, 29 novembre 1812, n° 19 362.

2. Lettre de Napoléon à Maret, 4 décembre 1812, n° 19 373.

3. BRUN (J.-F.), *L'économie militaire impériale à l'épreuve de la VI^e coalition*, thèse de doctorat, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1992, p. 193 à 195.

4. LARREY, *Mémoires*, t. IV, p. 104 à 107 et LA BARRE DE NANTEUIL (H. DE), *Le comte Daru*, p. 206.

5. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. I, p.74.

6. LARREY, *Mémoires*, t. IV, p.115.

7. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. I, p.88 et89. Tout est planifié : l'horaire des étapes est précisé et des officiers précèdent théoriquement les détachements, afin de leur faire préparer vivres et cantonnements.

8. LARREY, *Mémoires*, t. IV, p. 114 et 115.

9. Lettre de Murat à Napoléon, Koënigsberg, 29 décembre 1812 (citée par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 169).

10. Lettre de Napoléon à Berthier, 18 décembre 1812, n° 19 386.

11. Lettre de Napoléon à Clarke, 26 décembre 1812, n° 19 401.

12. Lettres de Napoléon à Clarke, 26 décembre 1812, n° 19 401 et 30 décembre 1812, n° 19 410.

13. Ordres du maréchal Berthier, Gumbinnen, 17 décembre 1812 (cités par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 89 et 90).

14. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. I, p. 98 et 99.

15. Lettre de Berthier à Napoléon, Wirballen, 16 décembre 1812 (citée par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 422). Le capitaine d'Artois confirme ce jugement : « *Dès la fin de décembre, on avait vu arriver isolément et sans ordre une quantité d'hommes malades, blessés ou attaqués par la gelée.* »(*Relation de la défense de Dantzig*, p. 38).

16. Larrey précise même, à propos des habitants qui ont accueilli les malades atteints de la fièvre de congélation : « *La mortalité était considérable.* » (*Mémoires*, t. IV, p. 151).

17. Lettre de Napoléon à Jérôme de Westphalie, 18 janvier 1813, n° 19 462.

18. REBOUL, *Campagne de 1813*, t.I, p.364 à378.

19. ARTOIS (D'), *Relation de la défense de Dantzig*, p. 17, 416 et 417.

20. ARTOIS (D'), *Relation de la défense de Dantzig*, p. 2.

21. Lettre de Murat à Napoléon, Wirballen, 16 décembre 1812 (citée par Reboul, *Campagne de 1813*, t. I, p. 386).

22. ARTOIS (D'), *Relation de la défense de Dantzig*, p. 8.

23. D'après Reboul (*Campagne de 1813*, t. II, p. 32), l'essentiel des données chiffrées est contenu dans le rapport du 31 janvier 1813, que l'empereur a eu sous les yeux à partir du 5 février.

24. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 22 janvier 1813, n° 19 474.

25. Graudenz est le point de concentration principal du nouveau corps prussien, toujours allié, théoriquement, à la Grande Armée.

26. François I er d'Autriche a effectivement entrepris, dès le début de1813, de rassembler 100 000 combattants sur cette frontière.

27. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 26 janvier 1813, n° 19 519.

28. Lettre de Napoléon à Clarke, 27 janvier 1813, n° 19 520.

29. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

30. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

31. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

32. Lettres de Napoléon au vice-amiral Decrès, 2 février 1813, n ° 19 528, et à Eugène de Beauharnais, 4 février 1813, n° 19 534.

33. Lettres de Napoléon à Clarke, 27 janvier 1813, n° 19 520 et 6 février 1813, n° 19 539, à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522, 19 523 et 19 524, 6 février 1813, n° 19 544, au général Fontanelli, ministre de la Guerre et de la Marine du royaume d'Italie, 31 janvier 1813, n° 19 527.

34. Lettre de Napoléon au général Lacuée, 19 janvier 1813, n° 19 463.

35. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 27 janvier 1813, n° 19 522.

36. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 536, 537, 538 et SHD/GR, X P 24.

37. Pourcentages établis à partir des états de situation [Archives nationales (AN), AF IV 1651-B] et de l'exemple du 4e CA. BRUN (J.-F.), *L'économie militaire impériale...*, *op.cit.*, chapitre XXIV.

38. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 72.

39. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 19. Les chiffres cités par Reboul (*Campagne de 1813*, t. II, p. 41-42) quant aux 1re et 2e divisions d'infanterie (appartenant toutes deux au 1er CA) indiquent, par ailleurs, que près de 37 % des officiers et 26 % des sous-officiers ou soldats revenus de Russie sont inaptes à un service immédiat. Bien que fragmentaires, ces données permettent néanmoins de se faire une idée de la situation réelle.

40. La Pologne compte, en effet, trois villes saintes, Varsovie, Cracovie et Czenstochau, dont la possession revêt une valeur psychologique aussi importante que celle de Moscou dans l'Empire russe.

41. Lettre de Napoléon à Clarke, 7 février 1813, n° 19 545.

42. REBOUL, *Campagne de 1813*, t. II, p. 357. Dans cette lettre, datée du 6 février, Schwarzenberg confirmait sa retraite sur Cracovie.

43. Ce qui, joint à la fatigue de la campagne précédente, expliquerait l'impéritie du haut commandement, rapportée à plusieurs reprises par Thiry (*Lützen et Bautzen*, p. 90, 106 et 109).

44. SHD/GR, C^2 710.

45. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Cöpnick, 24 février 1813 (AN, AF IV 1651-B).

46. AN, AF IV 1651-B.

47. AN, AF IV 1651-B.

48. SHD/GR, C^2 710.

49. SHD/GR, C^2 710.

50. SHD/GR, C^2 704 pour Dantzig et Modlin ; SHD/GR, C^2 705 pour les autres forteresses.

51. THIRY, *Lützen et Bautzen*, p. 77.

52. TOURNÈS, *Lützen*, p. 51 et 52.

53. LONDONDERRY, *Histoire de la guerre de 1813*, t. I, p. 17.

54. MARTIN(P. R.), *Histoire des deux campagnes de Saxe en 1813*, p.22.

55. AN, AF IV1651-B.

56. SHD/GR,$C^2$564.

57. AN,AFIV1651-B.

58. Lettre de Napoléon au général Lauriston, 26février1813, n° 19 618.

59. Lettre de Napoléon à Clarke (2mars1813, n° 19 634) et instructions pour le capitaine Laplace (2 mars 1813, n° 19 637).

60. Lettres de Napoléon à Eugène de Beauharnais (2 mars 1813, n° 19 644, 5 mars 1813, n° 19 664, 6 mars 1813, n° 19 675, 9 mars 1813, n° 19 688, 11 mars 1813, n° 19 696, 15 mars 1813, n° 19 721) et à Jérôme de Westphalie (2 mars 1813, n° 19 647) ; notes pour le vice-roi d'Italie, 11 mars 1813, n° 19 697.

61. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 5 mars 1813, n° 19 664.

62. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 9 mars 1813, n° 19 688. L'empereur envisage un camp fortifié de quelques redoutes, sans évoquer le cas où il pourrait être tourné, comme lui-même l'avait fait à Drissa en 1812. Peut-être la relative parité des effectifs, la présence de places fortifiées et, plus à l'ouest, d'unités en formation constituent-elles un obstacle suffisant, à son avis, pour entraîner l'échec d'une tentative de débordement ?

63. Lettres de Napoléon du 6 mars 1813 à Lauriston (n° 19 672) et à Eugène de Beauharnais (n° 19 675).

64. Lettre de Napoléon à Ney, 13 mars 1813, n° 19 714.

65. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 7 mars 1813, n° 19 687.

66. Napoléon, par exemple, apprend le 23 mars seulement que le groupement Reynier n'excède pas 2 000 hommes (il lui en croyait jusqu'alors 12 000) et que le corps Dombrowski en a 300 et non 3 000 (lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 23 mars 1813, n° 19 753).

67. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 5 mars 1813, n° 19 664.

68. Lettre de Napoléon au roi de Saxe, 2 mars 1813, n° 19 649.

69. Lettre de Napoléon au roi de Bavière, 2 mars 1813, n° 19 651.

70. AN, AF IV 1651-B.

71. AN, AF IV 1651-B ; SHD/GR, C^2 705 et C^{11} 132.

72. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, 10 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

73. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, 12 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

74. LARREY, *Mémoires*, t. IV, p. 149.

75. Bulletin de police de Hambourg du 13 mars ; bulletin particulier de renseignement ; rapport anonyme du 29 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).

76. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, 11 mars 1813, n° 19 696.
77. Lettre de Napoléon à Eugène de Beauharnais, Trianon, 15 mars 1813, n° 19 721.
78. Lettres d'Eugène de Beauharnais, 16 et 17 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).
79. AN, AF IV 1651-B.
80. Rapport du 16 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).
81. Jérôme de Westphalie, toujours impécunieux, a averti Beauharnais, vers le 12 mars, qu'à la fin d'avril il se verrait peut-être dans l'impossibilité de solder son armée. Or les Westphaliens ne feront preuve de bonne volonté qu'à condition d'être payés. D'où l'attitude de Lauriston, confirmée par sa lettre du 13 mars au vice-roi (AN, AF IV 1651-B).
82. Lettre d'Eugène de Beauharnais, Leipzig, 16 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).
83. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 22 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).
84. La 32e division militaire (chef-lieu Hambourg) est composée des départements des Bouches-de-l'Elbe, Bouches-du-Weser et Ems-Supérieur, c'est-à-dire de territoires annexés en 1810 à l'Empire.
85. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 22 mars (1813 (AN, AF IV 1651-B).
86. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 21 mars 1813 (AN, AF IV 1651-B).
87. CLAUSEWITZ, *La campagne de 1813*, p.17 à20.
88. CLAUSEWITZ, *La campagne de 1813*, p.21.
89. TOURNÈS, *Lützen*, p.394 à397.
90. Lettre d'Eugène de Beauharnais à Napoléon, Magdebourg, 1er avril 1813 (AN, AF IV 1651-B).
91. AN, AF IV 1652.
92. SHD/GR, C^2 706 et J.-F. Brun, *L'économie militaire impériale...*, *op.cit.*, p. 782, 784, 788, 789, 790. L'armée de l'Elbe compte très exactement 58 677 hommes et 8 448 chevaux, l'armée du Main 111 656 hommes et 10 286 chevaux, Davout sur le bas Elbe dispose de 30 027 soldats et 3 731 chevaux. Il convient d'ajouter à ces effectifs 33 278 hommes et 5 377 chevaux, alors en transit entre le Rhin et la zone de concentration et n'ayant pas encore rejoint l'armée de l'Elbe. Enfin, 33 346 militaires et 8 451 chevaux s'organisent à l'est du Rhin, sans toutefois être dès ce moment aptes à combattre.
93. Analyse du 11 avril 1813 (AN, AF IV 1652).
94. AN, AF IV 1652.
95. AN, AF IV 1651-B.
96. BRUN (J.-F.), *L'économie militaire impériale...*, *op.cit.*, p. 1341 à 1344.
97. AN, AF IV 1179.
98. AN, AF IV 1182, liste au 28 janvier 1813.
99. SHD/GR, C^2 710.
100. SHD/GR, C^2 710.
101. SHD/GR, C^2 704, pour Dantzig et Modlin, SHD/GR, C^2 705, pour les autres forteresses.

RÉSUMÉS

Trop fréquemment, l'évocation de la retraite de Russie s'achève sur le franchissement tactique de la Bérézina, qui permet à la Grande Armée d'échapper à la tenaille russe. Mais les survivants ne s'égaillent pas dans la nature pour joindre, dans la deuxième quinzaine d'avril 1813, les régiments nouvellement levés qui entament la contre-offensive contre les coalisés à partir de

l'Elbe. En réalité, une manœuvre retardatrice est menée du Niémen à l'Elbe, de décembre 1812 à avril 1813. Ce mouvement rétrograde continu constitue le « chaînon manquant » qui permet de lier la campagne de Russie aux campagnes de Saxe et de France, faisant ainsi un tout des guerres menées par l'Empire français contre un nombre toujours plus important d'adversaires européens, de juin 1812 à avril 1814.

Too frequently, accounts of the Russian retreat end at the tactical crossing of the Bérézina, which allows the Grand Army to escape the Russian pincers. But the survivors did not scatter across the countryside to join, in the second half of April 1813, the newly raised regiments to launch a counteroffensive against the coalition from the Elbe. In reality, a delaying operation was conducted from the Niemen to the Elbe, from December 1812 to April 1813. This retrograde movement constitutes the "missing link" that allows one to link the Russian campaign to the campaigns of Saxony and France, thus making one war of the wars waged by the French Empire against a growing number of European opponents from June 1812 to April 1814.

INDEX

Mots-clés : campagne de Russie, Grande Armée, stratégie

AUTEUR

JEAN-FRANÇOIS BRUN

Enseignant-chercheur et colonel de réserve, il est également directeur de la Faculté de sciences humaines et sociales de l'université de Saint-Étienne. Il est spécialisé dans l'étude de l'histoire militaire et des économies de guerre.